

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,  
par livraison de 20 pages.

Pour Abonnement : six Mois, \$1.00 ; un An, \$2.00.  
Bureaux à Montréal : 52, Rue St. Gabriel.

## Chronique.

SOMMAIRE.—M. Baile élu Supérieur du Séminaire de St.-Sulpice. — Séance au Cabinet de Lecture Paroissial. — Les Fenians. — Leurs chefs sont protestants. — Adhésion du Nouveau-Brunswick au projet de Confédération. — Mort du Rév. M. Chabot.

— Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant, avec quelques développements, la biographie de feu Messire Granet, Supérieur de la maison de St.-Sulpice à Montréal, à l'exclusion de toute autre matière. Les moindres incidents dans la vie d'un homme qui nous fut si cher et qui nous a tant édifiés, doivent nous intéresser beaucoup ; mais, en outre, on y trouvera des enseignements salutaires et des faits historiques dignes de toute notre attention.

En même temps, nous pouvons annoncer que son digne successeur, dans la charge de Supérieur de la maison de St.-Sulpice de Montréal, est le Rév. Messire Baile, dont la réputation comme homme de science et comme théologien est depuis longtemps bien établie dans ce pays. Il est entré dans ses fonctions de supérieur le 14 de ce mois, avec les meilleurs souhaits de toute la population catholique de Montréal.

— Le Cabinet de Lecture Paroissial a recommencé ses séances publiques mardi, le 13 courant. La poésie, la philosophie et l'histoire religieuse ont tour à tour pris possession de la tribune. M. E. Prudhomme représentait la première avec des dehors fort modestes, mais qui ont pourtant laissé paraître avec avantage les étincelles du feu sacré. M. J. A. Chagnon nous a parlé de l'homme, de sa destinée, de l'immortalité de l'âme, en chrétien qui connaît ses devoirs, médite les vérités éternelles, élève son intelligence au niveau de la vraie philosophie. Dans un charmant récit d'un pèlerinage à Jérusalem, M. Raymond a fait preuve d'un bon talent littéraire. Il narre parfaitement, sans prétention, sans effort et d'un ton de voix aisé et fort agréable. On le suit avec intérêt jusque dans les plus petits détails de son récit, et il finit avant qu'on le désire. Mais il a promis de continuer son travail dans une seconde lecture.

— Enfin, les Fenians ont fini par faire assez de bruit autour d'eux pour faire croire à leur intention d'opérer contre le Canada, et pour causer du malaise et de l'inquiétude chez les populations des frontières. Si, toutefois, ils veulent tenter un coup de main, il est étonnant qu'ils aient eu la complaisance de se donner tant de trouble pour faire connaître leur dessein, leur plan d'action et le moment de l'attaque ! Peut-être voulait-on connaître les dispositions des Canadiens. On leur avait fait comprendre que nous n'avions qu'un semblant d'attachement aux institutions anglaises, et que nous ne demandions pas mieux que de rompre les liens britanniques, si l'occasion devenait favorable. Si nous étions restés les bras croisés en présence de leurs menaces, peut-être auraient-ils pris notre inaction pour une invitation de venir à nous. C'est ce que notre gouvernement a fort bien compris, et, pour ne pas manquer de générosité envers les Fenians, qui avaient annoncé d'avance leurs intentions, il s'est hâté de leur faire connaître les nôtres par un appel aux armes. Toute la population du Canada, sans distinction d'origine, a répondu à cet appel de la manière la plus prompte et la plus énergique. En un instant, toutes nos milices, d'un bout de la province à l'autre, étaient sous les armes, prêtes à repousser la première tentative d'invasion de notre territoire. Sans doute que les Fenians ont déjà compris cette réponse à leurs offres de service, et qu'ils ne tiendront pas à nous délivrer malgré nous du joug de l'Angleterre.

Comment se fait-il que le fénianisme, dont le but ostensible est de délivrer la catholique Irlande de la tyrannie protestante, ne soit dirigé par aucun chef catholique ni en Irlande ni en Amérique ? Le fameux chef STEPHENS et son ami CHARLES LUBY ne sont pas catholiques ; M. JOHN MITCHELL, l'agent de la fraternité à Paris, est le fils d'un ministre unitarien ; le général SWEENEY est un épiscopalien, et le président ROBERTS appartient à une secte dissidente. Les officiers qui servent sous Roberts et Sweeney, comme les colonels FRESHAM et JENNISON, sont, dit-on, des espèces d'infidèles.

Leur zèle pour la cause de l'Irlande est donc un zèle de faux aloi. Et la population qui préfère obéir à de pareils chefs plutôt qu'à celle de tous les évêques catholiques sans exception, doit avoir perdu la foi et l'instruction religieuse au sein de la liberté démocratique.

— Le télégraphe annonce que la réponse du Conseil Législatif du Nouveau-Brunswick au discours du trône contient le paragraphe suivant, en faveur de la confédération des provinces britanniques :

“ La correspondance avec le secrétaire d'Etat de Sa Majesté pour les colonies au sujet de l'union des provinces britanniques de l'Amérique du Nord recevra, de notre part, toute l'attention respectueuse que méritent les documents émanant de cette haute source, et sera étudiée avec un ardent désir de satisfaire les souhaits du gouvernement de Sa Majesté, étant pleinement convaincus que l'union des colonies britanniques de l'Amérique du Nord resserrera les liens qui les attachent à la mère-patrie et servira en même temps les véritables intérêts et la prospérité de cette province.”

Ainsi, l'adhésion du Nouveau-Brunswick est acquise au projet de confédération.

— Nous joignons notre douleur à celle de notre confrère du *Journal des Trois-Rivières* et nous partageons les sentiments qu'il exprime sur la perte que vient de faire le clergé des Trois-Rivières dans la personne du Rév. M. Chabot, dont il annonce la mort dans les termes suivants :

“ Nous avons aujourd'hui le triste devoir d'enregistrer la mort du Rév. M. Edouard Chabot, arrivée à St. Pierre les Becquets le 6 du courant. La maladie qui l'a conduit au tombeau est une inflammation de poumons; elle n'a duré que neuf jours. Pendant toute sa maladie, il a fait preuve de la plus complète résignation, et montré, comme durant toute sa vie, la plus entière confiance dans la miséricorde divine.

“ Né en 1818, à St. Laurent (île d'Orléans), M. Chabot est décédé à l'âge encore peu avancé de 48 ans.

“ Il fit ses études au Séminaire de Québec. Ordonné prêtre le 26 février 1846, il fut pendant deux ans vicaire au Cap-Santé. Il exerça ensuite successivement aux Grondines et à Lothinière le ministère pendant dix-huit mois. Il fut nommé curé de la paroisse de Ste. Gertrude en 1849 et y demeura pendant l'espace de cinq ans. Ce fut sous ses auspices que se construisit la belle église que possède actuellement cette paroisse. Il était profondément aimé de ses ouailles, qui le regardaient comme un père généreux.

“ Il fut appelé à l'évêché des Trois-Rivières en l'année 1854. Son séjour en cette ville a été excessivement laborieux et a altéré profondément sa santé. C'est à lui que fut confiée l'érection de la superbe cathédrale de cette ville, et nous savons tous ce que cette entreprise lui a coûté de veilles,

de travaux et d'efforts. Aussi son nom restera à jamais gravé sur les murs de ce temple qui lui a fait répandre tant de sueurs.

“ Il partit de l'évêché des Trois-Rivières en 1862 pour la paroisse de Ste. Geneviève, où il demeura pendant un an. Sa santé ne lui permettant pas de supporter les travaux d'une cure, il était depuis 1863 à St. Pierre les Becquets, aidant encore cependant le curé de cette paroisse dans l'exercice de ses fonctions.”

— La *Gazette de France* annonce que M. le duc de Blacas est mort presque subitement à Venise, au palais Cavalli, dans les bras de M. le comte de Chambord.

Cette mort frappe douloureusement au cœur un prince déjà si éprouvé, qui perd en M. de Blacas un ami d'enfance et l'un de ses plus loyaux serviteurs.

— Est-on curieux de connaître la classification des députés de la France par catégories sociales? Il suffira de jeter un coup d'œil sur ce tableau synoptique, dressé par M. Tony-Revillon :

Propriétaires, rentiers,	60
Avocats,	58
Maires (ils doivent être propriétaires aussi),	55
Officiers supérieurs,	32
Négociants ou manufacturiers,	18
Hommes de lettres,	17
Banquiers,	12
Magistrats,	9
Médecins,	9
Chambellans,	4
Ecuylers de l'empereur,	2
Secrétaire à l'introduction des ambassadeurs,	1
Adjoint au maire,	1
Autres statistiques :	
Députés célèbres ou connus,	80
Députés qui parlent,	84

(Ce ne sont pas absolument les mêmes : il y a des députés très-connus qui ne parlent pas, et d'autres assez inconnus auxquels il arrive de prendre la parole.)

Députés éloquents,	13
--------------------	----

Ce chiffre est susceptible de variations d'appréciations purement personnelles.

— Nous trouvons dans l'*Epoque*, sous la signature de M. Jules Richard, les détails suivants sur M. de Blacas, dont nous avons annoncé la mort :

Un homme dans la famille duquel — chose rare aujourd'hui — la fidélité était héréditaire, vient de mourir à Venise sur la terre d'exil dans les bras de son maître, le dernier des Bourbons de France, le comte de Chambord. Cet homme dont il faut — quelque opinion politique qu'on professe — pronon-

cer le nom avec respect, est M. Louis-Charles-Pierre-Casimir-duc de Blacas. Il n'était âgé que de cinquante et un ans, et depuis trente-six ans son ambition se montrait satisfaite de servir la mauvaise fortune de celui qu'il considérait comme son roi légitime.

Son père, Pierre-Louis-Jean-Casimir, duc de Blacas, sous la première république, après avoir guerroyé en Vendée, avait rejoint Monsieur à Véronne, le suivit en Russie, puis en Angleterre, et rentra avec lui en 1814 sur le sol français. Il fut alors intendant de la couronne et grand maître de la garde-robe et joua un rôle important, tant sous la première restauration que pendant les Cent jours et le commencement de la seconde restauration.

Il était en disgrâce lorsque survint la révolution de 1830; il offrit alors à Charles X sa fortune et son dévouement, et son serviteur fidèle, mort en 1839, repose à ses pieds dans l'église des Franciscains de Goritz.

— On écrit de Rome, le 10 février, à la *Correspondance générale* :

On vient de recevoir la réponse qu'on attendait avec impatience de Saint-Petersbourg sur l'incident qui a eu lieu au Vatican entre le Pape et le baron de Meyendorff, chargé d'affaires de Russie. D'après ce correspondant, les relations diplomatiques entre le représentant de la Russie et le Saint-Siège sont complètement interrompues.

Cependant le baron ne doit pas quitter Rome, mais il y restera comme simple particulier, chargé des affaires de Russie qui ne regardent pas la politique et les relations diplomatiques. C'est un courrier extraordinaire qui a porté à Rome les dépêches de Saint-Petersbourg contenant cet ordre du gouvernement russe, tandis que le Saint-Siège en a été informé par son nonce apostolique à Vienne. Le pape ne voulait plus avoir aucune relation officielle avec le baron de Meyendorff.

— La *Gazette du Midi* annonce que jeudi dernier le paquebot des Messageries impériales le *Pausilippe* a pris à bord deux cents volontaires pontificaux se rendant à Civita-Vecchia. La plupart viennent encore de la Belgique.

Parmi les Français se trouvaient M. M. de Chazotte et de Montravel, anciens combattants de Castelfidardo, et M. de Becdelièvre, neveu de l'ex-commandant du bataillon des zouaves. On annonce aussi le prochain départ de volontaires, venant même des colonies françaises; dans ce nombre, on cite plusieurs membres de la famille de Villèle, de l'île de la Réunion (Bourbon), qui a toujours compté des officiers et des soldats aux zouaves pontificaux, depuis la fondation.

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

DU RÉV. MESSIRE DOMINIQUE GRANET, VICAIRES GÉNÉRAL,  
ET 11ÈME SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE DE MONTRÉAL.

*Bene omnia fecit.*

MARS VII.

Les hommes de Dieu ne se jugent point comme les hommes du monde. Dans ses héros, le monde admire le génie, la puissance, la victoire, les conquêtes, l'éloquence, la haute fortune; en les voyant acclamés, entourés de gloire et de plaisirs, le peuple, séduit par les apparences, s'écrie: Qu'ils sont heureux, tous leurs jours sont remplis!

Mais communément ce jugement est une erreur; leurs jours sont remplis de louanges, de félicité, on l'accorde; mais quel bien ces jours ont-ils produit pour l'humanité, et de quelle utilité ces heureux du siècle ont-ils été à leurs semblables? Ah! ne sondez pas plus profond de crainte de n'y rencontrer que le vide et le néant!

Que la pensée se repose plus agréablement dans le souvenir des hommes de Dieu! Ces hommes, à la vérité, font peu de bruit, souvent ils jettent peu d'éclat autour d'eux; ils sont même parfois entièrement inconnus, et cependant, ce sont eux qui tiennent entre leurs mains les destinées du monde, qui s'interposent médiateurs entre le ciel irrité et la terre coupable; ce sont eux qui par leurs larmes, leurs supplications ardentes, leurs pénitences austères, désarment le bras de la vengeance divine, détournent les fléaux de sa colère et font pleuvoir les bénédictions célestes, sources de la prospérité des nations; ce sont les vrais consolateurs des affligés, les vrais bienfaiteurs de l'humanité, les fondateurs de toutes les œuvres de bienfaisance destinées à soulager les misères de la vie.

Il est donc vrai que le mérite des œuvres de l'homme ne se trouve point dans ce qui est applaudi et merveilleux, mais qu'il consiste dans la perfection des œuvres les plus ordinaires de la vie; que le meilleur d'entre les hommes, quel qu'il soit, roi ou berger, est celui qui a le mieux rempli le rôle que la Providence lui a confié; celui qui a *bien fait toutes choses*, ce qui ne veut pas dire celui qui a toujours réussi, mais celui qui a mérité le succès par la droiture de ses intentions et la rectitude de sa volonté.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier à sa véritable valeur la vie du vénérable Supérieur du Séminaire de Montréal; ce n'est point à des entreprises éblouissantes qu'il faut demander le mérite de sa vie, mais à cette rectitude de vue avec laquelle *il a bien fait toutes choses*: *bene omnia fecit*, et qui l'empêcha de ne jamais s'écarter de ce triple but, seul désirable: glorifier Dieu, sauver ses frères et devenir un saint.

Mais commençons le récit de sa vie et de sa mort précieuses devant Dieu et devant les hommes.

### I

Dominique Granet naquit le 24 août 1810 à Espallem, petit village du Velay, dans cet angle septentrional du Languedoc, formé par la rencontre de la chaîne des Cévennes avec celle des montagnes d'Auvergne.

Du côté de la fortune, sa famille ne jouissait que d'une médiocre aisance; mais du côté de la probité et

de la vertu, elle ressemblait beaucoup à l'Auguste Famille de Nazareth. Cette richesse pouvait suffire à l'Élu de Dieu; il devait être un jour assez grand, par son sacerdoce royal, pour se passer d'ancêtres: le monde même n'en demande point au ministre de l'autel; ce qu'il veut voir briller en lui, c'est le dévouement, la science et la sainteté, et ces trois titres de noblesse n'ont point fait défaut au vénérable défunt dont nous pleurons la mort.

Cette famille, par son industrie et son travail, est cependant sortie de sa première obscurité, et ses neveux se trouvent aujourd'hui alliés aux premières familles du Puy et de Clermont. Elle a de plus donné au clergé d'excellents prêtres, et à divers Ordres, de saintes religieuses; et dernièrement, tandis qu'une des nièces de M. Granet épousait le fils d'un des anciens représentants du département à la Chambre des Députés, une de ses cousines mourait en odeur de sainteté, supérieure des Ursulines de Clermont-Ferrand. (1)

Nous avons peu de détails sur les premières années de M. Granet; nous n'en aurions aucun que nous pourrions encore retracer le portrait de sa jeunesse; l'arbre parfait n'est que le développement de la jeune tige, et l'âge mûr, selon le sage, n'est que la perfection de l'adolescence: ceci est surtout vrai de ces caractères fortement trempés, toujours d'accord avec eux-mêmes, toujours constants dans leur développement, qui, tels qu'un chêne sur le flanc de la montagne, se développent par des accroissements réguliers, assurés et durables.

Le vénérable curé d'Espaleim ayant remarqué dans le jeune Granet d'excellentes dispositions pour l'étude, lui fit commencer le latin, et le plaça au petit collège de Brioude, chef-lieu de l'arrondissement. Il y fit ses premières classes, puis il entra au Petit Séminaire de

la Chartreuse, près de la ville du Puy, où il termina ses humanités.

Au collège, il fut un élève sincèrement pieux; "C'est un des caractères qui m'a toujours le plus frappé en lui," a dit uno de ses connaissances.

Plein d'estime pour ses maîtres, il les vénéra autant qu'il les aima; leur parole dut avoir une grande autorité sur lui: il aimait en effet à répéter souvent les paroles qu'il avait apprises des anciens.

Sa règle, il l'observa plus par esprit de foi que par routine, par crainte ou flatterie; elle fut pour lui, dès ce temps, ce qu'elle fut toute sa vie, l'expression la plus certaine de la volonté divine. C'était, comme on le voit, une vertu de famille, et lui aussi avait profondément écrit au fond de son cœur cette devise de la Mère Ste. Agathe: *Dieu le veut.*

Les écoliers de Brioude et de la Chartreuse trouvèrent en lui, non pas un ami de la folle gaieté, mais un condisciple à qui plaisait un agréable enjouement; capable de donner un bon conseil, un modèle de régularité, et plusieurs un frère tendre, toujours prêt à partager leurs joies ou leurs tristesses, à leur rendre service, et dont le souvenir leur est resté comme l'odeur d'un parfum délicieux. "Oui, mon cher ami; lui écrivait l'un d'eux en décembre dernier, vous avez combattu les combats du Seigneur; vous avez été fidèle à sa voix, et il s'appête à couronner vos vertus et vos sacrifices. Je puis, autant que qui que ce soit, avoir cette espérance, moi qui vous ai connu si jeune, qui ai été l'ami de votre enfance, votre condisciple en un mot, et je sais combien alors votre vie était régulière, combien vous aimiez le travail, la prière! Vous étiez pour nous tous un modèle, et depuis vous n'avez fait que vous avancer dans la pratique de toutes les vertus."

Le jeune Granet fut encore un de ces élèves dont l'application constante au travail, sans se démentir de l'année entière, assure les progrès, et souvent obtient plus de succès que les meilleurs talents.

Dans ses visites au Collège de Montréal, en exhortant les jeunes gens au travail, il insistait fortement sur la constance avec laquelle ils doivent se soutenir dans l'étude, la leur donnant comme une garantie des plus assurées de succès.

Et l'on a pensé qu'il rappelait ainsi cette patience réfléchie avec laquelle il poursuivit le cours de ses études et remporta ses meilleurs succès; car à la facilité avec laquelle il parlait la langue latine, à la correction avec laquelle il écrivait sa propre langue, à l'habileté avec laquelle, dans les examens, il maniait la dialectique et dirigeait une argumentation, il a été facile de reconnaître qu'il avait fait de bonnes humanités et de solides études en Philosophie et en Théologie.

Ses cours terminés, M. Granet quitta la Chartreuse, estimé, aimé, regretté de ses condisciples, mais surtout de ses maîtres, car il était un de ceux qui avaient le mieux mérité leur confiance et pouvaient faire le plus d'honneur à leur établissement.

Il pouvait avoir dix-huit ans. A la fin de ses vacances de 1828 il dut entrer au Grand-Séminaire du Puy.

\* \* \*

Dès le début de sa Philosophie, l'abbé Granet se proposa de devenir un homme de prière, un homme de mortification, un homme spirituel, se rendant compte jusqu'à trois fois par jour de ses actions et de la droi-

(1) Jeanne-Marie Granet, en religion Sœur Ste. Agathe, dès sa plus tendre enfance, se distingua par une innocence de vie et une piété angéliques qui, dès l'âge de quinze ans, lui permit de communier tous les jours. Au noviciat, elle se fit remarquer par la patience avec laquelle elle supporta les infirmités douloureuses par lesquelles il plut à Dieu de purifier sa vertu; elle édifiait par sa ferveur, et plus encore par la perfection de son obéissance.

A peine eut-elle fait profession que son mérite la désigna à ses supérieures, pour les emplois les plus épineux de la communauté: Directrice du pensionnat, première Maîtresse des novices et enfin Supérieure. "Elle se montra partout, comme un astre bienfaisant, dont la bénigne influence se fait sentir à tout ce qui l'entoure." (1)

Aimée, respectée, vénérée pour ses talents et sa sainteté, elle posséda la confiance de toutes les personnes qui la connurent, soit au dehors, soit au dedans du monastère. Toutes les qualités de la nature et de la grâce brillaient en elle de l'éclat le plus pur; mais elle excella surtout dans l'amour de la règle, dans l'abnégation d'elle-même, dans la charité, et par dessus tout dans la soumission à la volonté de Dieu. Sa devise favorite était: *DIEU LE VEUT.* Elle était gravée en gros caractères dans sa cellule et plus encore au fond de son cœur.

La présence seule de cette vénérable religieuse inspirait la dévotion, et son visage, toujours serein, annonçait qu'elle ne perdait pas de vue la présence de Dieu.

Après avoir laissé dans tout le monastère des monuments de sa piété, après avoir béni ses filles en leur disant: *Mes enfants, laissez-moi partir, je vous serai plus utile dans le ciel,* à l'âge de quarante-cinq ans, après vingt-trois ans de profession, elle s'endormit doucement dans le Seigneur, parmi les larmes de ses religieuses inconsolables, et les regrets universels de toute la contrée.

(1) Vie manuscrite.

ture de ses intentions, afin de détruire plus promptement les défauts qu'il croyait remarquer en lui. C'est qu'il était persuadé que "notre grande affaire dans le progrès de la vie spirituelle, est de discuter toutes nos actions et les intentions qui nous dominent." (1)

Les études philosophiques allaient mieux à la trempe d'esprit du nouveau séminariste, que les épopées d'Homère et les bucoliques de Virgile. Doué d'une grande réflexion, il ne manquait ni d'ardeur, ni d'une certaine hardiesse dans ses opinions, auxquelles il s'attachait comme à un bien conquis par beaucoup de travail, et qu'il défendait dans de chaleureuses controverses jusqu'au sein même des récréations. Mais s'étant aperçu que cet amour passionné de la vérité jetait trop de préoccupations dans son esprit et troublait son recueillement, il résolut d'éviter les discussions peu nécessaires, parce que, disait-il, "souvent elles me troublent, me font perdre beaucoup de temps, et que d'ailleurs elles ne sont propres qu'à ravir la paix de l'âme."

On était en 1831. Le jeune philosophe depuis deux ans était théologien. La France traversait une époque orageuse, et sortait d'une révolution dont le caractère anti-religieux fit craindre quelque temps de voir reparaître les mauvais jours de 93.

La faveur dont le clergé avait été honoré sous Louis XVIII et Charles X avait exaspéré les faux libéraux et les philosophes, restés impurs de la secte voltairienne. Les Jésuites avaient été exclus de l'instruction publique; le nombre des élèves des Petits Séminaires avait été limité; l'archevêque de Paris avait été obligé de fuir devant la persécution; le palais archiepiscopal et la maison des Missionnaires de France avaient été pillés. A Paris et dans plusieurs grandes villes, les prêtres avaient été forcés de quitter le costume ecclésiastique et de cesser toute démonstration publique du culte catholique; et le nouveau gouvernement, très peu favorable à la Religion, demandait de l'épiscopat un serment qui embarrassait les consciences.

L'avenir de l'Eglise n'offrait donc rien de rassurant, et il fallait un courage plus qu'ordinaire pour oser, à cette époque, entrer dans l'état ecclésiastique; car, dans la pensée d'un grand nombre, c'était courir au-devant de la persécution, de l'exil, peut-être même du martyre. Plusieurs hésitèrent et attendirent des jours meilleurs. L'abbé Granet ne fut point de ce nombre; les périls, la mort même ne pouvaient le détourner de suivre une vocation à laquelle l'appelait la volonté divine, et, moins d'un an après cette révolution, lorsque tous les esprits étaient encore dans l'émoi et l'anxiété, il prit sa dernière détermination et se prépara à recevoir la tonsure et les Ordres Mineurs des mains de Mgr. de Bonald, alors évêque du Puy, aujourd'hui archevêque de Lyon et cardinal.

Dès qu'il se vit admis dans les rangs du clergé, M. Granet prit ces saintes habitudes de gravité qui sont l'ornement de l'état ecclésiastique, qui portent l'édification dans les âmes, y font germer l'amour de la vertu et inspirent du respect pour le sacerdoce aux esprits les plus prévenus contre la Religion et ses ministres.

On s'aperçut de ce progrès dans sa famille, à la manière plus édifiante encore dont il passa dès lors le temps de ses vacances. Prévenu des dangers de ce temps de liberté, "où les jeunes gens ont le talent de

perdre, en quelques semaines, le fruit de dix mois de travail, de prière et de piété," l'abbé Granet prit les plus saintes dispositions pour s'en garantir.

Presque toujours levé avant quatre heures, il donnait trois-quarts d'heure à l'oraison, assistait tous les jours à la Sainte Messe, récitait le Petit Office de la Très-Sainte Vierge, faisait deux visites au très-saint Sacrement, une dans la matinée, l'autre dans la soirée; consacrait une demi-heure à la lecture d'une vie de Saint, prenait quelques délassements, et, selon ses propres expressions, "étudiait tant qu'il pouvait."

Sa modestie édifiante la paroisse autant que sa famille; sa vigilance lui faisait éviter tout entretien inutile avec les personnes étrangères et même avec ses nièces et ses cousines; son zèle naissant pour le salut des âmes le portait déjà à s'occuper activement des intérêts spirituels de ses proches, et il apprenait à faire oraison aux âmes qui se sentaient de l'attrait pour ce salutaire exercice.

Une conduite si ecclésiastique inspirait à tous de l'estime et de la confiance pour le jeune Séminariste, et il arriva ce que l'on raconte de St. François de Sales, que sa famille l'entourait de vénération; ses parents ne le considéraient plus comme leur fils, mais comme leur conseiller et leur père, et qu'oubliant les droits du sang et de l'autorité paternelle, ils ne lui parlaient qu'avec le respect le plus profond. Et quand, les vacances terminées, il lui fallait quitter le petit village d'Espalem, on ne le voyait partir qu'avec regret; un vide se faisait dans tous les cœurs, tant on s'était habitué à ne pouvoir se passer des exemples du jeune abbé, dont la vie, ainsi qu'il se l'était proposé, était un parfum qui réjouissait l'Eglise et les âmes religieuses: *Sit odor vite vestre delectamentum Ecclesie Christi.* (Résol.)

Nous ne nous étendrons pas sur ses années de Séminaire, qui toutes se ressemblent; on sait assez quelles études, quels exercices se partagent la vie d'un ecclésiastique; nous nous contenterons de rappeler une parole qui nous dira quel esprit anima le jeune lévite tout ce temps de son éducation cléricale, qu'il estima toujours le plus heureux de sa vie.

"J'ai remarqué, disait-il plus tard, que les jeunes gens éprouvent quelquefois une certaine appréhension d'être trop connus de leurs supérieurs; pour moi, je n'ai point connu cette gêne; mon plus grand désir était d'être parfaitement connu, non-seulement de mon Directeur, mais de tous les directeurs de la maison: ils devaient prononcer sur mon avenir, et j'étais bien aise qu'ils sçussent et mon fort et mon faible, et mes qualités et mes défauts, afin qu'ils pussent se prononcer avec pleine connaissance de cause, et me dire avec plus d'assurance et de certitude les desseins de Dieu sur moi."

Voilà bien le Séminariste, tel que sera le prêtre, marchant dès sa jeunesse dans les voies de la simplicité, de la droiture et de la crainte de Dieu; *Vir simplex et rectus, ac timens Deum.*

On ne peut douter qu'une vie animée d'un tel esprit ne dut laisser, parmi les Séminaristes du Puy, de profondes impressions d'édification et de vertu. Dès son entrée au Séminaire, il s'était proposé St. Louis de Gonzague pour modèle, et l'on a dit de l'abbé Granet, quand il en sortit, "qu'il n'était peut-être pas bien éloigné de ressembler à St. Louis de Gonzague et à St. Stanislas Kotska."

En 1832, le même prélat qui lui avait conféré les

(1) L'abbé Mollevaut.

Ordres Mineurs, reçut, le 22 décembre, les promesses irrévocables de son Sous-Diaconat. Cette même année, il avait terminé ses études théologiques et était entré comme professeur au Petit-Séminaire de la Chartréuse.

Il y passa une seconde année, pendant laquelle il fut promu au Diaconat.

Tout en remplissant son emploi de maître de discipline, il s'occupait sérieusement de son avenir. Il se voyait sur les marches de l'autel, à la veille d'en franchir la dernière pour offrir le sacrifice redoutable. Homme d'étude et aspirant au plus parfait, il chercha dans quelle vocation il pourrait procurer plus de bien ; il pensa qu'en travaillant à former des prêtres dans la solitude d'un séminaire, il rendrait de plus grands services à l'Église ; il résolut de se donner à Saint-Sulpice, et sollicita son entrée à la Solitude. (1)

Au mois d'octobre 1834, il se rendit à Paris sur une réponse favorable du Supérieur-Général, et les portes du Noviciat s'ouvrirent devant lui. Pendant cette année de probation, M. Granet fit consister sa perfection dans l'accomplissement parfait de tous les points de sa règle, trouvant ainsi sa sanctification dans les actions les plus communes de la journée, et pour ainsi dire sous sa main, comme la trouverait tout chrétien fidèle aux devoirs de son état. Dans ses rapports avec ses supérieurs et ses confrères, il pratiqua l'obéissance, l'humilité, la modestie, la charité, la complaisance, ne perdant presque pas de vue la présence de Dieu.

Par la pratique de ces vertus, il se préparait au Sacerdoce avec des sentiments de crainte et de confusion qui prouvaient combien il en était digne. " Je vois évidemment, disait-il, que je n'ai rien, absolument rien de ce qui est absolument indispensable pour recevoir le Sacerdoce. Comment oserai-je donc avancer ? Je l'ignore... Je marche en aveugle... Je ne découvre en moi qu'infirmités, ténèbres et misères de toute espèce ! Et j'ose aspirer à une dignité redoutable aux anges mêmes ! O folie ! Que je voudrais que l'on me dit que je ne dois jamais être prêtre ! Mon Dieu ! manifestez-moi votre sainte volonté ; vous voyez que je suis prêt à la suivre en toute manière ! "

La confiance en la miséricorde divine, en la grâce de l'obéissance et du sacerdoce, triompha de ses terreurs et encouragea sa faiblesse ; et, le 13 juin 1835, on le vit dans l'église des Carmélites s'agenouiller, profondément recueilli, aux pieds d'un illustre prélat, défenseur et martyr des droits de l'Église, Mgr. Hyacinthe-Louis de Quelen, archevêque de Paris, qui lui imposa les mains, le consacra et le releva prêtre pour l'éternité.

Dès ce jour, tout pénétré de la grandeur de la dignité à laquelle il venait d'être élevé, il concentra toutes ses actions, toutes ses pensées dans le souvenir de son Sacerdoce et de l'honneur qu'il avait de soutenir auprès de Dieu les intérêts de l'Église ; et pour accomplir cette action, la plus anguste de la vie du prêtre, avec toute la sainteté qu'elle mérite, il fit deux parts de chaque journée : les œuvres de la matinée se firent en esprit d'action de grâces pour la faveur qu'il avait eue de monter ce jour-là à l'autel, et les actions de la soirée servirent de préparation à la Messe du lendemain.

(1) Maison du Noviciat de la Compagnie de Saint-Sulpice, près Paris.

Après les vacances de 1835, il demeura encore quelques mois à la Solitude, et fit la retraite par laquelle s'ouvrent les exercices de chaque année. Il considéra cette bonne fortune comme un moyen de se perfectionner dans l'esprit de St.-Sulpice, il conservait même l'espérance de renouveler son année de noviciat ; mais deux mois ne s'étaient pas écoulés, qu'il recevait, avec sa mission, l'ordre de partir pour le Grand Séminaire d'Autun, et dès le mois de décembre il était installé dans sa chaire de Philosophie, qu'il a gardée huit ans, jusqu'à son départ pour le Canada.

\*\*\*

A l'époque où M. Granet commença à professer la philosophie au Séminaire d'Autun, la société, peu remise encore des ébranlements causés par les dernières révolutions, offrait le plus triste tableau sous le rapport intellectuel aussi bien que sous le rapport politique.

L'indifférence religieuse désespérait les efforts du zèle le plus ardent, l'impiété et le libéralisme se donnaient la main pour poursuivre contre l'Église le système de propagande mensongère et calomnieuse mis en vogue par la philosophie du dix-huitième siècle. Les écoles rationalistes et panthéistes de l'Allemagne faisaient invasion dans les chaires de tous les collèges universitaires ; et pour comble de malheur, ceux qui voulaient défendre l'Église et combattre ses adversaires tombaient dans les erreurs contraires à celles qu'ils attaquaient, et le Méncésianisme et le Fidélisme achevaient de jeter la perturbation dans les idées, de confondre toutes les notions du vrai, tandis que les doctrines socialistes, progressives et humanitaires sapient à la fois les bases du trône et de l'autel.

En présence de ce triste état des esprits et de cette fièvre ardente de nouveautés, les amis de l'Église gémissaient, et ceux à qui était confié le soin de guider la jeunesse dans la recherche de la vérité et de la sagesse, sentaient la grave responsabilité qui pesait sur eux et n'abordaient point cette tâche sans appréhension ; et ceux que dévorait le désir d'apporter quelque remède à de si grands maux se livraient au travail avec la plus inébranlable activité.

M. Granet comprit toute la gravité de ses devoirs dans des circonstances aussi difficiles ; il se fit d'abord une loi de ne perdre aucun de ses instants, et de consacrer toutes ses études au bien de l'Église. Il se mit au plus tôt en état de suivre avec intérêt et utilité toutes les grandes questions qui s'agitaient dans l'Église et la société, étudiant les systèmes philosophiques du temps, les réfutant par lui-même, ou analysant les meilleurs ouvrages publiés pour les combattre, entrant en correspondance avec les apologistes les plus ardents de la Religion et de la philosophie chrétienne, ne s'épargnant pas dans le travail et jetant au milieu de son jeune auditoire ce zèle et cet amour de la vérité dont son âme était embrasée.

L'élan était déjà donné ; car alors venait de sortir de la maison de philosophie d'Autun, le célèbre Bénédictin Dom Pitra, devenu depuis cardinal, et Mgr. Landriot, aujourd'hui évêque de La Rochelle. Leur passage avait inspiré une sainte émulation pour les fortes études, que le jeune professeur s'efforça d'entretenir et d'accroître encore. En même temps entraînait avec lui l'abbé Bougaud, aujourd'hui vicaire-général d'Orléans,

l'auteur de cette admirable vie de sainte Chantal, pleine de charmes et d'intérêt, comme celle de saint François de Sales, par M. l'abbé Hamon, sur laquelle elle est calquée. Le professeur devina le talent précoce de son jeune élève et le cultiva comme une plante précieuse.

C'est à cette époque de la vie de M. Granet qu'appartiennent la plupart des travaux qu'il a laissés sur la philosophie que nous ferons connaître plus loin, et qui, selon l'expression d'un célèbre journaliste qui put en apprécier le mérite, "sont pleins de science et de clarté." (1)

On est étonné qu'en si peu d'années, il ait pu composer autant d'ouvrages sérieux et sur des matières aussi difficiles. Sa santé ne put tenir à un travail soutenu avec tant de constance et poursuivi avec tant d'ardeur. Vers la fin de l'année scolaire 1837, elle subit une altération considérable. Les vacances et le repos lui rendirent ses premières forces. Mais à la fin de l'année suivante, il se trouva tellement fatigué, que pendant le cours de 1839, ses supérieurs lui conseillèrent de se borner au travail de la classe et à ses exercices de piété.

Pour entrer à Saint-Sulpice, M. Granet avait brisé les liens qui l'attachaient au monde, à sa famille, à son diocèse; ces sacrifices, assez grands déjà, ne lui suffisaient pas; il en méditait un dernier qui devait couronner tous les autres, celui de la patrie.

Plus d'une fois, au Séminaire et à la Solitude, il avait entendu parler de l'œuvre du Canada, considérée à Saint-Sulpice comme toute providentielle dans son origine, dans son développement, et destinée à être le boulevard du Catholicisme dans l'Amérique du Nord, comme les colonies espagnoles devaient l'être pour l'Amérique méridionale. Il avait entendu raconter aux anciens que, de tout temps, dans la compagnie, on avait ambitionné avec ardeur l'honneur de travailler à cette œuvre divine. M. Olier, le premier, l'avait souhaité ardemment. "Il me vient souvent à l'esprit, disait-il, que la miséricorde de Dieu me fera cette grâce de m'envoyer à Montréal, en Canada." Il serait parti en effet si ses directeurs ne l'en eussent empêché.

Le zèle du fondateur se communiqua à ses premiers compagnons, et quand il leur proposa de choisir parmi eux trois missionnaires pour fonder la paroisse de Montréal, tous s'offrirent à l'envi, et l'un d'eux, M. Le Maître, voulant témoigner son zèle, se mit à dire: "Une fois au Canada, je serai prêt à courir de toutes parts pour chercher les sauvages; j'irai même les trouver jusque dans leur pays."

"— Vous n'en aurez pas la peine, reprit M. Olier, ils viendront bien vous chercher eux-mêmes, et vous vous en trouverez si environné, que vous ne pourrez vous échapper de leurs mains."

Et l'on sait comment, six ans après, cette prophétie se réalisait sur la ferme de St.-Grabriel.

M. Granet put se convaincre par lui-même que cet esprit qui avait animé les de Queylus, les de Belmont, les Montgolfier, les Roux, les Quiblier, vivait encore dans la Compagnie. Il est bien peu de ses membres qui n'aient point désiré cette grâce; les plus distingués ont souvent été les premiers à la solliciter. Combien pourraient répondre comme le supérieur de la Solitude, au

professeur de philosophie d'Autun: "Mon cher ami, je ne puis entendre parler de l'Amérique, que je n'éprouve un vif désir qui date depuis plus de douze ans et que je réitére toutes les années."

M. Granet n'échappa point à cette pieuse contagion du zèle apostolique; le désir de passer en Canada dut se présenter de bonne heure à sa pensée; car, dès 1837, il consacrait chaque jour une demi-heure à l'étude de l'anglais. Dès 1840, il avait sollicité cette faveur, mais sans succès; l'état précaire de sa santé fessait que les supérieurs hésitaient à lui donner cette permission. La perte de ce qu'il avait de plus cher dans sa famille, la mort de sa mère, de son père et de quelques autres de ses proches, le porta à se donner à Dieu de la manière la plus généreuse et à renouveler sa demande. Un nouvel obstacle se présenta: le supérieur de la philosophie d'Autun tomba malade et suspendit ses fonctions, et M. Granet dut le remplacer à la tête de la maison jusqu'à la fin de l'année 1842. Enfin, se voyant libre l'année suivante, il réitéra ses instances avec plus d'ardeur et de manière à espérer une réponse définitive. La réponse désirée arriva de Paris, mais dans l'incertitude où il était et dans la crainte d'un nouveau refus, avant de l'ouvrir il se rendit à la chapelle; et là, prosterné devant le Très-Saint-Sacrement, il protesta de sa soumission à la décision de son supérieur comme à celle de Dieu même. Il brisa ensuite le cachet, et la réponse étant selon les désirs de son zèle, il répandit son cœur en actions de grâces devant la Majesté Divine, renouvela le sacrifice de tout ce qu'il avait de plus cher et se releva pour faire les préparatifs de son départ.

Il consacra les premières semaines des vacances à faire ses adieux à sa famille, à ses anciens maîtres de Brioude, de la Chartreuse et du grand Séminaire du Puy, et se mit en route pour Paris, se rendit à la Solitude où il passa quelques jours en retraite. Avant de quitter ce sanctuaire qui lui avait été si cher, il descendit à Lorette. (1) Après avoir recommandé à la Très-Sainte Vierge son voyage, rappelant le souvenir de toutes les personnes qui lui avaient fait du bien, il fit ses adieux à ce sanctuaire: "Je me voue, dit-il, à votre service, ô Très-Sainte Vierge-Immaculée; et je remets entre vos mains mon salut et celui de tous ceux qui m'ont jamais témoigné quelque amitié!"

Il partit, et les regrets de ses parents et de ses amis le suivirent au-delà des mers, et son souvenir ne s'est point effacé parmi eux. Peu de temps après son arrivée au Canada, son ancien Supérieur lui écrivait: "Il me tarde que vous sachiez par vous-même combien s'est accrue mon amitié pour vous depuis votre départ. Il ne se passe pas de jours que je ne pense aux services que vous m'avez rendus, aux consolations que vous m'avez données, aux encouragements que je trouvais dans vos exemples."

On sait combien les hommes les plus estimés sont vite oubliés, dès que leur présence n'est plus là pour rappeler leurs services: le souvenir de M. Granet survécut dans le cœur de ses amis d'Autun, malgré les distances et les temps; et en 1847, il recevait cet autre témoignage de leur persévérante affection: "Le souvenir du trop petit nombre d'années passées en votre

(1) Chapelle de la maison de campagne construite sur le modèle et dans les dimensions de la maison de la Ste. Vierge à Nazareth, et fort en vénération.



douce et précieuse compagnie ne s'effacera jamais de mon cœur. Crovez que je vous aime tout plein. La pensée que vous voulez bien vous rappeler le pauvre M. C\*\*\* me dédommage un peu de votre absence."

## II

M. Granet quitta la France, en compagnie de trois autres Sulpiciens, messieurs Gottofrey, Morgan et McMahon, qu'il édifia tout le cours du voyage par sa modestie, son humilité, sa mortification, sa charité et la fidélité avec laquelle il profita de toute occasion favorable d'étudier et d'utiliser le temps.

Ils arrivèrent à Montréal le 27 septembre, un dimanche où l'on célébrait la fête de Notre-Dame de la Merci : circonstance qui leur parut ménagée par la Reine du Ciel; il leur sembla qu'elle voulait les assurer qu'elle agréait leur dévouement et prenait sous sa protection leur nouvel apostolat.

M. Granet était venu dans le dessein de travailler soit auprès des Ecclésiastiques, soit à la Mission sauvage du Lac-des-Deux-Montagnes. On le jugea plus utile au Grand Séminaire, et il alla s'établir au Collège où se faisaient alors les cours de Théologie.

Il professa la Philosophie et la Théologie, ou successivement ou simultanément, selon le besoin; mais son principal emploi, pendant douze ans, fut d'enseigner la Théologie dogmatique. En 1855, au mois d'octobre, il cessa d'enseigner le Dogme, et prit la classe de Morale qu'il ne dirigea que sept mois, puisqu'au mois d'Avril de l'année suivante, il fut nommé Supérieur.

Ce ne fut pas sans une certaine appréhension que les séminaristes virent arriver le nouveau directeur; sa réserve, son extérieur austère prévenaient peu en sa faveur; il avouait lui-même ingénument qu'il n'y avait en sa personne rien d'attrayant. "Lorsque la première fois, il me fallut franchir le seuil de sa porte, a dit un de ses pénitents, le cœur me battait fort; mais lorsque je vis avec quelle bonté j'étais accueilli, je ressentis autant de confiance en lui que j'en avais d'abord éprouvé de crainte."

A la première classe l'impression fut la même; mais quand le professeur eut parlé, on admira, on aima, on se passionna même pour un enseignement si élémentaire à la fois et si solide et si clair.

Esprit éminemment pratique, il évitait de se jeter dans des développements au-dessus de la portée de ses élèves. Avant tout, il voulait être utile; il exigeait qu'on possédât l'auteur, et qu'on put en rendre compte avec intelligence. Il interrogeait souvent, et avec une grande clarté; chacun devait répondre en exposant avec précision la thèse demandée, en détaillant les preuves, en résolvant les objections, et selon la méthode scholastique. Ce qui obligeait les plus intelligents aussi bien que les plus faibles, à travailler sérieusement, à réfléchir beaucoup. "Car, disait un de ses anciens élèves, il n'était pas homme à se contenter d'une leçon récitée de mémoire; nous devions lui rendre compte de tous les mots."

L'insistance avec laquelle il suivait cette méthode, sans s'en écarter d'un pas, pouvait paraître assujétissante à quelques esprits lents qui demandent qu'on les attende, à certains esprits vifs, qui, saisissant la vérité plus par intuition que par raisonnement, exigent un peu plus de liberté. Toutefois, à part cet inconvénient qui tenait à la trempe de son esprit et de son caractère,

elle avait d'excellents résultats. Comme le professeur s'adressait à des jeunes gens sérieux, capables de réflexion, en présence d'une vocation dont les devoirs sont nombreux, les obligations redoutables, la responsabilité effrayante, si elle n'est éclairée par une science véritable, il avait droit d'exiger d'eux une plus grande application au travail. Et puis, il expliquait et développait les matières les plus difficiles avec tant de lucidité; il avait un talent si particulier pour aider les élèves à trouver dans leur traité tout ce qui leur importait de savoir; sachant mettre en relief un mot passé inaperçu et en tirant des jets de lumière qui éclairaient de nouveaux horizons, que par ce moyen il stimulait l'émulation générale, et du plaisir que l'on éprouvait à faire quelque découverte, naissait le désir d'en poursuivre de nouvelles; et l'on se passionnait pour l'étude comme l'on se passionne pour le plaisir.

Il savait, d'ailleurs, adoucir par de délicates attentions ce que la méthode pouvait avoir de rigoureux. "Je me rappelle, raconte le même séminariste, le soin qu'il avait, au commencement de chaque année, de prévenir les nouveaux, les plus timides surtout, de se tenir prêts à répondre en classe, leur annonçant le jour où ils seraient interrogés, la thèse qui leur serait demandée, leur indiquant le moyen de réussir; ces attentions de sa part nous allaient jusqu'au cœur."

Inspirer à ses élèves l'amour de l'étude était, dans la pensée de ce sage directeur, leur rendre un éminent service et préparer à l'Eglise de saints prêtres, ayant coutume de répéter que "l'amour de l'étude est la sauvegarde de la vertu"; et l'une des recommandations qu'il adressait le plus souvent aux ecclésiastiques était "de savoir utiliser le temps et de tirer parti des plus courts instants."

Le premier, il leur en donnait l'exemple. Peu de vies ont été aussi sérieusement remplies que la sienne; il a vécu un peu plus d'un demi-siècle, mais, par le bon emploi de ses jours, il a vécu la vie des patriarches.

Levé à trois heures et demie du matin, il donnait au travail près de neuf heures par jour, et, considérant son temps comme appartenant tout entier à l'Eglise, il se concentrait uniquement dans l'étude des sciences ecclésiastiques, de l'Écriture Sainte, des Saints Pères, de la Théologie, du Droit Canon, de l'Histoire ecclésiastique et de la Philosophie, allant jusqu'à rejeter de son esprit toutes pensées étrangères à la piété ou à l'étude, "parce que, disait-il, je me suis aperçu qu'elles me fesaient perdre beaucoup de temps." Le seul délassément qu'il se permit en ce genre était la lecture de quelques journaux religieux, afin de se tenir au courant des doctrines et des événements qui intéressaient l'Eglise et pouvaient être utiles à son enseignement.

Le temps même des vacances n'était point, pour lui, un temps de repos; le plus souvent il le passait au Lac-des-Deux-Montagnes; la solitude des bois avait un attrait pour cette âme studieuse; et peut-être aussi les Laurentides et l'Ottawa lui rappelaient-ils les cimes de l'Auvergne et les bords de l'Allier. Le matin, il composait ses sermons de retraite et ses conférences spirituelles; le soir, il faisait une promenade dans les bois, mais ses livres l'accompagnaient partout, ils le suivaient aussi dans ses voyages. Lors de la mort de Mgr. Phelan, il monta à Kingston avec un autre de ses confrères pour assister aux obsèques. Dès que le bréviaire fut récité, dès que la conversation le laissa libre, il prit

aussitôt ses cahiers et étudia durant toute la route, sans que rien ne pût le distraire : et il en agissait ainsi dans tous ses voyages.

Dans le cours de sa dernière maladie, il pria le confrère qui l'assistait de l'avertir quand il y aurait un plus grand danger. Or, un jour, celui-ci lui dit :

« Monsieur le Supérieur, vous êtes mal, peut-être va-t-on vous administrer ce soir. »

— « Merci, mon ami ; mais cela ne nous empêchera pas de faire notre lecture d'Écriture Sainte et même de théologie comme de coutume. »

Ainsi, l'étude à nourri sa jeunesse ; elle a charmé ses derniers jours ; elle a été une de ses consolations dans la souffrance ; elle l'a récréé sous le toit paternel et au dehors ; elle a été la compagne de ses voyages ; elle a partagé ses veilles à la ville et à la campagne ; elle ne l'a quitté qu'aux portes du tombeau.

Aussi a-t-il réalisé le vœu que formait, ces derniers jours, le Rév. Messire Woods, chanoine de Halifax : comme fruits de ses longs labeurs, il a laissé un nombre considérable d'ouvrages philosophiques et de controverses, de sermons, de retraites et de conférences religieuses, qui pourraient fournir matière à plus de dix volumes ordinaires.

Ses ouvrages philosophiques comprennent des analyses raisonnées et critiques des œuvres de Thomas Reid, de l'abbé de Prades, de Leibnitz, de de Maîtres, de Royer-Collard, de Gérando, de Riambourg, de M. Cousin, de l'abbé de Lammenais, de Mgr. de Salinis, de Ubaghs, de Mgr. Beutain, des remarques sur le Système de la nature, et des extraits de métaphysique de divers auteurs.

De plus, il composa un cours complet de *Métaphysique sacrée et profane* ; divers traités : de la *Méthode* ; — de l'*Autorité et de la Liberté en matière de doctrine philosophique*, dont il a donné des extraits au Cabinet de Lecture Paroissial et à l'Institut-Canadien-Français ; — de la *Révélation* ; — de l'*Âme humaine* ; — Une dissertation sur la *Certitude* ; — divers *Essais sur des sujets de Morale* — sur *plusieurs questions de Psychologie et de Métaphysique*, — plusieurs *Dialogues sur des matières de controverse* et l'ébauche d'un *Catéchisme sur les Devoirs des Electeurs*.

Il reste encore de lui plus de vingt sermons prêchés aux fidèles, et des ébauches d'un grand nombre d'autres. Les plus remarquables de ces sermons ont été ceux sur *La vie de l'homme ressuscité en Jésus-Christ* ; — sur *Le Triomphe de la Croix*, — sur *La Dignité de l'homme*, et sur *Le Scandale*.

Il y faut joindre encore cinq cahiers de conférences religieuses, plusieurs retraites et de nombreuses instructions prêchées aux prêtres, aux ecclésiastiques, aux religieuses, aux élèves du Collège de Montréal. Les plus frappantes de ces instructions et dont les Séminaristes parlent encore, sont celles où il traitait : *Du saint Office* ; — *Du Péché véniel* ; — *de la Chasteté* ; — *de la Mission du Prêtre* ; — *de l'abus des grâces* ; — *des avantages de la piété* ; — *de l'Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise*.

\* \* \*

Il était soutenu dans cette assiduité au travail par l'amour qu'il portait à l'Eglise, au service de laquelle il consacra tous ses talents. Il s'intéressait vivement à sa prospérité, et il s'attristait profondément de ses mal-

heurs. La nouvelle d'un événement heureux pour l'Eglise le comblait de joie, il en faisait aussitôt part à ses confrères et aux ecclésiastiques afin qu'ils pussent s'en féliciter avec lui. Rien, au contraire, ne l'affligeait comme d'entendre parler de quelque persécution ou de quelque scandale ; il en exprimait alors sa douleur dans les termes les plus énergiques.

En certain temps de l'année, comme à l'approche des ordinations, son âme se remplissait des plus vives inquiétudes, et, par des pénitences et des supplications plus fréquentes, il demandait à Dieu de saints prêtres pour l'Eglise. Ainsi, en 1855, toutes les bonnes œuvres du mois de Mai furent appliquées à demander la sanctification du clergé et de ferventes ordinations dans toute la chrétienté ; c'était une pratique qu'il renouvelait plusieurs fois dans l'année.

Son dévouement sans bornes pour l'Eglise le déterminait à se dévouer à l'œuvre de Montréal ; il savait qu'on y avait besoin d'ouvriers apostoliques, qu'il y avait de très-grands biens à faire, et qu'il y trouverait de jeunes lévites sur lesquels il pourrait reporter tout l'amour dont son cœur brûlait pour cette Sainte Mère. Aussi, est-ce avec la plus tendre charité qu'il travailla à la sanctification des séminaristes.

Pour être en état de leur faire plus de bien, il s'attacha à gagner leur confiance en leur témoignant à tous le plus vif intérêt.

Dans les récréations il cherchait à les mettre à l'aise ; il s'informait de leur santé, de leurs familles, de leurs paroisses, de leurs curés, entretenant la conversation sur des sujets qui pouvaient les intéresser personnellement, leur être utiles et agréables. Lorsqu'il se trouvait avec plusieurs, il était attentif à ce que chacun pût placer son petit mot, il en faisait naître l'occasion par des questions auxquelles il était toujours aisé de répondre. Dans leurs maladies il ne les oubliait pas et les visitait régulièrement.

Mais c'est surtout envers ses pénitents, *ses très-chers enfants*, qu'il exerçait cette douceur apostolique à laquelle il n'était point porté de son naturel, mais qu'il avait acquise par plus de quinze années de combats, de vigilance et de prières, et dans laquelle « on le voyait, dit-on, progresser chaque année. »

« Je ne puis oublier, raconte un de ses enfants spirituels, avec quelle politesse il nous accueillait dans sa chambre qu'il quittait peu, afin d'être toujours à notre disposition. A quelque moment de la journée que nous nous présentions, nous étions toujours bien reçus ; c'était un épanouissement de tous ses traits, qui nous disait l'affection de son cœur.

« Je ne saurais donner une idée de cette charité lorsqu'il nous ouvrait son cœur de père dans la direction. Chacun sortait de chez lui avec la persuasion qu'il en était tendrement aimé, et qu'il était le meilleur de ses amis. Je n'en donnerai pour preuve que le début d'une lettre qu'il m'écrivait en 1858 :

Mon très-cher Enfant,

« Ne vous souvient-il pas d'avoir lu ces touchantes paroles : *Filioli quos iterum parturio*, (1) et les autres : *Tunquam si nutrix foveat filios suos* (2) ; et enfin

(1) Mes petits enfants que j'enfante de nouveau à Jésus-Christ.

(2) Comme une nourrice qui réchauffe ses enfants sur son sein.

*Hoc est preceptum meum : ut diligatis invicem sicut dilecti vos? (1)*

Après cela que dois-je faire? Rougir de voir que j'aime si peu ceux même que Dieu m'a donnés pour enfants. Vous voyez que je m'adresse un reproche bien différent de celui que vous me faites : or c'est moi qui ai tristement raison. Prirez souvent pour moi et demandez au bon Dieu que ma charité devienne plus ardente et plus sainte."

Sa charité était aussi généreuse que tendre et délicate. Tout ce qu'il possédait appartenait aux Séminaristes, et son plus grand bonheur était de les assister dans leurs nécessités temporelles comme dans leurs besoins spirituels.

"J'ai beaucoup reçu de M. Granet, nous écrit un de ses protégés : une grande partie de mon éducation, de l'argent, des vêtements, des livres, tout cela avec tant de générosité, de bonté et de cœur, que j'en étais toujours profondément ému." Combien d'autres ont rendu le même témoignage de sa libéralité!

"Et lorsque par cette tendre charité il s'était acquis leur confiance, il déployait alors toutes les ressources de son zèle pour les former aux vertus sacerdotales. Comme Directeur, il fut une vivante réalisation de la *Perfection de Rodriguez*, et de l'*Imitation du Christ*. Il s'appliquait d'abord à connaître le caractère de celui qu'il dirigeait, et il découvrait, comme par intuition, ses bonnes ou ses mauvaises qualités; puis il se rendait maître de lui, se servant, de la manière la plus habile, et de la parole de Dieu et des maximes des Saints. Il encourageait tout ce qui était droit et bon dans l'âme; il aidait à en déraciner le plus doucement possible les mauvaises inclinations. Un tel homme valait tout l'or du monde pour savoir former, avec tant de talent, les âmes de ceux qui doivent conduire les autres de la terre au ciel." (2)

Presque toujours, en effet, il atteignait son but, et réussissait à porter les jeunes gens à embrasser franchement la voie de la perfection.

"Je puis affirmer, disait naguère un autre de ses pénitents, que jamais prêtre n'a eu plus d'empire sur mon esprit par ses lumières, et sur mon cœur par sa bonté. Lorsqu'il s'est agi de la décision de ma vocation, il m'indiqua ma voie avec tant d'assurance, que depuis, je n'ai jamais eu la pensée d'en douter un instant. J'avoue que d'abord j'eus peur de la sévérité de sa direction, mais sa parole forte de raison et de vérité triomphait toujours de mes hésitations, et chaque confession, chaque entretien, me faisait avancer de quelques pas."

A la vérité, il mettait en Dieu toute sa confiance, et il engageait ses pénitents à en faire autant. "Dieu, disait-il, ne manque jamais de se rendre aux désirs de ceux qui se confient en lui, pourvu que ce soit dans la sincérité de leur cœur."

Il ne permettait pas qu'on se laissât abattre à la vue du peu de progrès que l'on faisait dans la vertu; il voulait que l'on s'encouragea dans la persévérance par la pensée de la miséricorde divine, de qui l'on devait attendre tout secours. Supérieur de l'Hôpital-Général,

pendant plus de quatre ans, en même temps que Directeur au Grand-Séminaire, il écrivait à une religieuse : "Soyez patiente avec vous-même, et ne vous laissez jamais aller à l'abattement ou à la défiance, en voyant vos imperfections et vos péchés : concevez une idée sublime de la miséricorde de notre Père céleste : et quand votre conscience vous reproche quelque chose, allez vous jeter avec toutes vos misères dans le sein de la divine charité."

Même dans les embarras temporels, il ne permettait pas que l'on cessât d'espérer en Dieu. Il disait à une personne chargée du soin des pauvres et qui se désolait de ne pouvoir les assister : "Dieu qui nourrit les petits oiseaux, n'abandonnera pas les pauvres dont il est le protecteur et le père : faisons le bien, travaillons généreusement à la gloire de notre Père céleste, et reposons-nous de tout le reste sur sa Providence; elle s'étend à tous."

Il conseillait cette confiance surtout aux Missionnaires réduites souvent à la pauvreté la plus inquiétante : "Vous êtes bienheureuse de vous trouver dans une situation quelque peu semblable à celle de vos premières Mères : toujours à la veille de manquer de tout et pourtant ne manquant jamais du nécessaire. Comme cette condition est propre à faire grandir la confiance en Dieu ! Trésor incomparable ! puisse cette très-salutaire confiance se conserver toujours parmi vous."

Et comment n'eussent-elles pas profité des conseils qu'elles voyaient toujours suivis des effets les plus étonnants. "J'ai éprouvé bien souvent les effets de ses bons conseils, disait une Supérieure de Mission; quand tout paraissait désespéré, je n'avais qu'à communiquer ma peine à M. Granet, et par ses avis et par ses prières tout changeait de face."

Sa prédication ne produisait pas de moindres effets. Elle était pratique, pénétrante par le ton de conviction avec lequel il développait les maximes de la vie sacerdotale. Il s'était formé la plus haute idée de l'état ecclésiastique. "Le prêtre, disait-il, par sa dignité est au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu," et il s'efforçait d'en inspirer la même estime aux séminaristes : de là cette force et cette véhémence qui laissaient dans les âmes les impressions les plus durables. "Je me rappellerai toujours l'entretien qu'il nous fit sur la chasteté, disait un vénérable prêtre, et j'en suis encore ému comme au jour où je l'entendis."

\* \* \*

A la puissance de sa parole se joignait l'entraînement de ses exemples, dont personne au Grand-Séminaire ne pouvait être témoin, sans se sentir intérieurement porté à les imiter.

Il édifiait par une humilité sincère qui le tenait en garde contre l'amour-propre et la vaine gloire qu'il disait être "les larrons de nos bonnes œuvres"; et pour ne pas tomber dans leur piège, il évitait toute singularité, ne se distinguait que par sa plus grande fidélité aux pratiques de la vie commune.

Il cultivait aussi l'amour de la vie cachée, autre remède contre les attaques de l'orgueil. Il avait retenu cette parole d'un de ses premiers directeurs : "Si vous aimez la vie cachée, vous aurez trouvé un trésor que personne ne pourra vous enlever." Il l'avait goûtée et mise en pratique, il en avait apprécié lui-même les avantages, et il s'était écrit avec transport : "O qu'heu-

(1) Mon précepte est celui-ci : que vous vous aimiez réciproquement comme je vous ai aimés.

(2) R. F. Woods, Chanoine de Halifax.

reux est celui qui possède cet amour de la vie cachée ! Qu'heureux est celui qui ne désire que le regard de Dieu seul ! Quelle folie de vouloir être connu, estimé et aimé des hommes !

Mais c'est principalement dans les exemples du Sauveur qu'il puisait le courage de pratiquer cette vertu d'humilité si difficile à l'homme, naturellement porté à désirer la grandeur et le faste. Il allait en apprendre la pratique au pied de la crèche de l'Homme-Dieu. "Car qui nous enseignera efficacement cette leçon si difficile de l'humilité ?" écrivait-il. Les hommes, les anges mêmes en sont incapables ; il n'y a que le vrai Maître de la petitesse, le Divin-Enfant Jésus, Fils de Dieu, reposant dans une étable !

Cette humilité brillait au dehors par la modestie qui respirait dans toute la personne de M. Granet, et qui, comme à son insu, portait les jeunes gens à la vertu. Voici ce que l'on nous écrit à ce sujet : "Lorsque ecclésiastique, je voyais ce bon père traverser les corridors de la maison, revêtu de son surplis, les yeux modestement baissés, et d'ordinaire les mains jointes, je me suis toujours senti porté, comme par une force invisible, à l'accomplissement plus parfait de mes devoirs de séminariste."

Il poussa la perfection de cette vertu jusqu'à désirer d'être absolument dépourvu de talents. "Que je serais content de manquer des biens de l'esprit aussi bien que de ceux du corps ! Je suis heureux de voir que beaucoup d'autres ont plus de talents que moi... Je ne trouve en moi qu'incapacité, ma conduite est vulgaire. Je ne fais aucun bien ici, et mes péchés sont la cause de tout le mal qui se fait."

Les bas sentiments qu'il avait de lui-même le portaient à se traiter comme un serviteur. Il balayait sa chambre, deux fois par semaine, autant pour satisfaire la soif qu'il avait de l'humiliation, que pour exercer la charité à l'égard du domestique chargé de ce soin et lui épargner une partie de sa peine. Du reste, il ne se ménageait en rien, et sa vie, on peut le dire, fut une mortification et comme un martyr continuel.

N'étant que séminariste, il savait déjà supporter la contradiction avec patience et surmonter les difficultés de l'étude : il était même ingénieux à rechercher les occasions de se mortifier et à les faire naître. Il a confessé que dans sa jeunesse il était vif, irascible, impatient. Il y avait donc longtemps qu'il travaillait à réformer son caractère, et il avait connu, de bonne heure, le combat de la vie chrétienne ; car ce n'est ni dans un jour, ni même dans une année, que l'on atteint la perfection que l'on remarquait en lui dès son entrée au Séminaire.

Se considérant, dans son humilité, comme un pécheur abominable aux yeux de Dieu, il se mortifiait en tout pour accomplir le grand devoir de la pénitence.

Il mortifiait son esprit, en lui retranchant ce que bien peu se refusent, les pensées inutiles et frivoles, en ne l'appliquant qu'à des pensées sérieuses. Il mortifiait son imagination, lui retranchant ces rêves, ces écarts, ces divagations dans lesquels elle aime tant à se perdre. Il mortifiait son cœur, en se refusant à toute attache sensible et naturelle, et en n'aimant qu'en Dieu : enfin, il mortifiait ses sens en leur refusant leurs aises, leurs commodités, leurs satisfactions.

Le secret d'arriver à ce triomphe universel sur toutes les inclinations de la nature ne peut se trouver que dans

une charité parfaite, et M. Granet aimait Dieu de tout son cœur, d'un amour actif et généreux. Il se tenait en garde contre cet amour plein d'affections, mais vide de bonnes œuvres, qui voudrait posséder Dieu et son paradis, sans se mettre en peine de le mériter. Il écrivait à une personne qui souhaitait de mourir pour être plus tôt unie à Dieu : "Vous soupirez après une charité plus grande, vous avez parfaitement raison, vu que la vraie mesure de l'amour est d'aimer sans mesure, mais en même temps il faut vous mettre en garde contre l'impatience : le jour viendra où votre soif sera étanchée ; en attendant travaillez à acquérir une plus grande récompense."

Il ne fuyait donc point devant la croix pour ne courir qu'après les douceurs de la piété.

Il estimait, au contraire, que l'amour n'est sincère et véritable qu'autant qu'il est éprouvé et qu'il demeure fidèle au milieu des croix et des souffrances. "Ah ! s'écriait-il, puissions-nous brûler ardemment ! puissions-nous être consumés des flammes de la divine charité ! Mais on ne peut vivre dans le saint amour sans douleurs et sans souffrances. Notre Amour a été crucifié pour nous ; il faut que nous soyons crucifiés pour lui. Aussi ne nous étonnons pas, ne nous effrayons pas des souffrances qui se rencontrent si souvent dans la vie."

Puis il ajoutait cette belle considération sur le prix et l'amour des souffrances, qui semble échappée de la plume du saint Evêque de Genève :

"Autrefois, avant que le tout aimable Jésus les eût endurées, les souffrances étaient bien rebutantes ; il n'y avait rien qui pût adoucir leur amertume naturelle ; mais aujourd'hui, quand nous voyons notre très-doux Sauveur attaché à la croix où il expire par amour pour nous, qui voudrait s'enfuir comme un lâche à l'aspect de la douleur ?"

Telle était la charité de cet amant de Dieu : elle était généreuse, elle ne reculait pas devant le sacrifice, elle n'était pas moins persévérante. "J'espère, écrivait-il encore, que vous accomplirez de plus en plus parfaitement la volonté adorable du Seigneur ; souvenez-vous que l'amour ne sait pas dire : c'est assez !" Il le pratiquait aussi bien qu'il le conseillait ; sa vie entière n'a été qu'un acte parfait de soumission à la volonté divine, qui serait allé jusqu'au sacrifice même de la vie—si la gloire de Dieu, ou le service du prochain l'eût demandé. En voici un exemple assez frappant.

En 1847, au mois de juillet, les ecclésiastiques étant en vacances, M. Granet s'était rendu à la paroisse, pour aider ses confrères dans le ministère. Alors venait de commencer cette douloureuse quinzaine, où cinq prêtres du Séminaire succombaient victimes du typhus et de leur charité. Un dimanche au soir, on apprend tout à coup que M. Gottofrey se meurt à Bousecours ; M. Morgan avait succombé trois jours auparavant. De quatre qu'ils étaient venus ensemble de France, il ne restait plus que M. McMahon, lui aussi malade et à l'extrémité ; et M. Granet. En ce moment, M. le Supérieur s'adresse à lui : "Mon ami, lui dit-il, vous savez l'anglais, vos services seraient utiles aux *Sheds*, on demande des prêtres."

Aussitôt l'homme de Dieu prend les Saintes Huiles, et se rend à son poste de dévouement. En le voyant rapidement passer au milieu d'eux et profondément recueilli, ses confrères se dirent entre eux : "Voyez donc comme il court à la mort !"

Nul, en effet, ne doutait qu'il ne fit intérieurement le sacrifice de sa vie. Il demeura auprès des malades pendant tout le temps que l'épidémie sévit avec le plus de rigueur. A la rentrée des ecclésiastiques, il retourna au collège, mais quelques jours après il fut atteint du fleau. Cependant, Dieu, qui le réservait à de plus hauts desseins, lui rendit la santé.

Un des fruits de cette mortification totale de lui-même fut cette patience, cette égalité de caractère qui ne lui faisait jamais perdre le calme de l'âme dans des circonstances où une patience moins bien affermie se serait assurément démentie : et cette douceur qui accompagnait ses paroles, ses actions, et au moyen de laquelle il obtenait de ses pénitents des sacrifices que n'eût point obtenus la fermeté seule de son caractère.

Un autre effet plus sensible peut-être, fut cette régularité admirable qui, dans M. Granet, a tant édifié tous ceux qui l'ont connu.

Nulle de ses actions n'était abandonnée au caprice, à l'humeur, à la volonté propre ; toutes étaient déterminées par l'obéissance ; l'heure de son lever, de ses exercices de piété, de ses études, de ses récréations, il n'y avait pas un moment dans sa journée qui lui appartint. La règle possédait tout son temps, et il ne s'en affranchissait pas sans raisons légitimes et sans permission. Par cette fidélité, disait-il, un religieux acquiert plus de mérites en un seul jour, qu'il n'en acquerrait pendant des années entières par tout autre moyen.

Le Règlement de la Maison, il l'observait avec une scrupuleuse exactitude, et, dans toute sa vie de Directeur, peut-être n'a-t-il jamais eu un seul manquement volontaire à se reprocher. Les simples usages, les plus petites traditions avaient sur lui une grande autorité. Un jour, une personne étrangère lui conseillait une chose fort permise, mais qui était contre la pratique du Séminaire. " Je ne le puis, répondit-il, ce n'est pas l'usage de notre maison, et j'ai à cœur de garder les traditions de mes Pères."

Pour les temps que la règle générale laisse à la disposition de chacun, il avait son règlement particulier qui fixait jusqu'à l'emploi d'un quart d'heure : ce règlement, approuvé par son Directeur, il le respectait comme la volonté de Dieu. Je n'en citerai qu'un trait : Lorsque parut la Vie de Saint François de Sales, par M. le Curé de Saint-Sulpice, à Paris, il désira en prendre connaissance ; cependant, l'emploi de tous ses moments étant réglé, il ne lui restait de libre que le quart d'heure pendant lequel il prenait son déjeuner. Il plaça cette lecture à ce moment, après en avoir demandé la permission. Chaque matin, au réfectoire, il plaçait le livre devant lui, et, tout en prenant son repas, il en lisait quelques pages. A mesure qu'il avançait, l'intérêt devenant plus grand, chaque jour la tentation lui venait de prolonger le temps du déjeuner afin d'en pouvoir lire davantage, " mais, heureusement, disait-il en racontant le fait, je n'y ai jamais succombé."

Il est possible que certains esprits légers, qui n'ont d'autre règle dans leur conduite que leur caprice, ne comprennent pas le mérite de cette fidélité et traitent ces détails de minuties. Il n'en est pas moins vrai que les esprits sérieux sauront l'apprécier et reconnaîtront dans celui qui la pratiqué une haute vertu, une puissante volonté maîtresse de toutes ses inclinations et les dirigeant dans la voie de la vraie perfection. " Tout, en effet, tient à la fidélité aux petites pratiques ; c'est

là la grande affaire, il faut y revenir sans cesse, à tout âge, en tout temps ; c'est le seul moyen de se soutenir dans les sécheresses, tristesses, dissipations, et enfin ce sera le fondement de nos mérites." (1)

Par ce moyen, M. Granet a trouvé le secret de rendre ses jours pleins ; étant tous sanctifiés par l'obéissance, ils ont tous été agréés de Dieu, selon cette maxime que souvent il répétait à ses pénitents : " Celui qui vit selon la règle, vit pour Dieu : " *Qui regulæ vivit, Deo vivit.* Le plus beau monument élevé de ses propres mains à cette vertu de régularité, c'est cette suite non-interrompue de cahiers de retraite, rédigés *année par année, mois par mois*, depuis le temps de son séminaire jusqu'à sa mort, où pendant l'espace de trente-cinq ans, il entre en discussion avec son âme, se rend compte de ses progrès ou de ses infidélités, de ses défaites plus encore que de ses victoires. Peut-être rencontrera-t-on rarement un pareil exemple de constance et de régularité, où il semble que la fragilité humaine n'ait obtenu aucune concession pendant un si long espace de temps et au milieu de luttes continuelles. Car cette âme courageuse semblait se plaire dans les sentiers les plus épineux de la vertu, dans la méditation des vérités les plus terribles de la Religion, gravissant toujours, courbée sous le poids de la croix, les pentes les plus rudes de la perfection, ne s'adressant pour tout encouragement que ces paroles sévères : " J'avance peu . . . je recule . . . c'est certain ! " Et, après toute une vie de renoncement, se reprochant encore " de vivre selon les sens et la nature, et non selon la grâce."

Par cette mortification, par cette fidélité aux petites choses, il se maintenait dans la ferveur la plus grande ; car de tous les maux, il ne craignait rien tant que la tiédeur. Il était effrayé des terribles menaces que les Livres Saints ont prononcées contre les âmes tièdes : " La tiédeur, disait-il, est un bien grand mal, c'est la route de l'enfer ; *hâissons donc, détestons, abhorrons la tiédeur.* " Et afin d'éviter l'indifférence qui naît de la routine, avant chaque exercice de piété, il se proposait un but, une grâce à obtenir qui stimulait sa dévotion.

" Tâchons, disait un saint Directeur, d'avoir en tout une fin présente et actuelle que nous ayons à cœur, sans quoi on fait tout lâchement et avec dégoût."

Dans le même but, à l'approche des temps les plus saints de l'année, de l'Avent, du Carême, du mois de Mai, il se proposait toujours quelque fin spéciale afin de les passer avec plus de ferveur. Ainsi au commencement du carême de 1846, il se disait : " Je m'efforcerai de passer le carême en union avec Jésus-Christ au désert ; souvent je conjurerai ce Divin Maître de vouloir me communiquer l'abondance de son esprit de pénitence. J'offre à Dieu la sainte quarantaine pour expier mes péchés, pour qu'il daigne protéger la Compagnie, pour la sanctification du clergé."

\* \* \*

Afin de s'entretenir dans le zèle de sa propre sanctification, M. Granet recourait à tous les secours que la Religion et l'esprit de foi mettent à la disposition des âmes pieuses. Il avait ses dévotions particulières comme tous les saints ont eu les leurs : la dévotion au Très-Saint Sacrement, à l'Évangile, à la Croix, à la Très-

(1) L'abbé Molloyaut.

Sainte Vierge, à Saint Joseph, qui sont plus spécialement recommandés aux prêtres.

Sa dévotion à la Très-Sainte Eucharistie se traduisit par le zèle qu'il mit, pendant ses vacances de séminariste, à assister tous les jours à la sainte messe et à la servir; par les deux visites qu'il faisait régulièrement, matin et soir, à Notre-Seigneur reposant dans le tabernacle; par le soin avec lequel il se préparait à la célébration des saints mystères et le temps considérable qu'il donnait à l'action de grâces; enfin, par la dévotion avec laquelle il célébrait, paraissant tout absorbé dans l'action divine qu'il accomplissait, ne s'apercevant point du temps un peu long qu'il y consacrait; et, comme on lui disait: "M. Granet, vous demeurez beaucoup de temps à l'autel, c'est peut-être un peu long:"

— "Je l'avoue, mon cher ami, répondait-il, mais où peut-on être mieux?"

Ceux des ecclésiastiques qui ont eu le bonheur de l'assister au saint sacrifice, se ressouviennent encore quelles impressions de piété sa ferveur à l'autel faisait naître dans leurs cœurs. Personne ne les a mieux exprimées que le vertueux chanoine d'Halifax:

"J'ai eu, dit-il, l'insigne honneur de lui servir la messe pendant six mois, dans la petite chapelle du vieux collège de Montréal. A peine faisait-il jour, le petit autel et tout ce qui l'entourait, brillant de propreté, étaient l'image de la pureté de son âme au moment de célébrer... Mais voici M. Granet revêtu des ornements sacrés... Il est au pied de l'autel, la lumière vacillante des flambeaux qui se reflète sur ses traits en adoucit l'austérité naturelle; la dévotion avec laquelle il accomplit les rites de l'auguste sacrifice, tout est de nature à rappeler le béni repos du ciel et l'éternelle béatitude des saints. Je le répète, je ne puis oublier ces heures où j'étais seul avec M. Granet dans ce petit oratoire du Séminaire de Montréal. Puisse Dieu m'accorder encore six mois d'un tel bonheur avant que je meure!"

Il honorait la croix en la portant sans cesse sur sa poitrine, en méditant tous les vendredis sur la Passion de Notre-Seigneur et en se livrant à divers actes de mortification en son honneur.

L'Evangile, il le portait toujours sur lui, selon la pratique des fidèles des premiers siècles de l'Eglise; chaque jour il en lisait un chapitre à genoux et tête nue, après l'avoir baisé respectueusement; il y suppléait dans le cours de la journée s'il n'avait pu lui rendre ce devoir au temps marqué par la règle, mais surtout il en gravait les maximes dans son esprit et s'appliquait à les réduire en pratique dans sa conduite.

Né dans un diocèse dont la dévotion envers la très-sainte Vierge est célébrée dans tout le monde; dont la ville épiscopale a été choisie par le Royaume entier pour donner un piédestal à cette statue de Notre-Dame de France, coulée avec les canons pris à Sébastopol, monument gigantesque de la dévotion de la fille aînée de l'Eglise envers la Mère de Dieu et de ses victoires sur le schisme et l'hérésie; né près de cette ville du Puy, dont l'antique cathédrale a été consacrée par les Anges en l'honneur de leur Reine, M. Granet puisa dès le berceau, au sein de la famille, la dévotion à Marie. Dès son plus jeune âge, il se voua à son culte, mit sous sa protection le temps de ses études, et, plus tard, lui confia les travaux de son sacerdoce et de son ministère. A Autun, il consacra son influence à répandre, parmi

ses élèves en philosophie la dévotion au Cœur-Immaculé de Marie, qui prenait naissance à cette époque. Avant de partir pour Montréal, il se donna à cette Reine du Ciel pour la servir dans une colonie qui pourrait être appelée à bon titre, son Royaume privilégié. Au Grand-Séminaire, ce fut toujours le même zèle pour étendre son culte; tous les samedis, il méditait sur ses grandeurs et sur ses vertus. Le retour de ses fêtes et du mois qui lui est consacré était toujours, pour lui, une époque de renouvellement et de plus grande ferveur, et il répétait sans cesse aux séminaristes cette parole de M. Emery: "Faisons tout pour la très-sainte Vierge, elle fera tout pour nous." Enfin, Curé de la paroisse, chaque année, il se réservait une semaine des exercices du mois de Mai, afin d'avoir le bonheur de prêcher à ses paroissiens la dévotion si salutaire envers la Mère de Dieu.

Il cultivait encore, par des pratiques à peu près semblables, la dévotion envers les saints Anges et saint Joseph; envers saint Dominique, son patron, et d'autres saints plus particulièrement honorés dans la Compagnie de Saint Sulpice.

A tous ces moyens de sanctification, il joignait celui que Dieu recommandait lui-même à son serviteur Abraham: "Marche en ma présence, et tu seras parfait." Il s'accoutuma de bonne heure à penser et à tout faire sous les yeux de Dieu. Il ne conseillait à ses dirigés que ce qu'il pratiquait lui-même, lorsqu'il écrivait: "Tâchez de vous tenir constamment en la sainte présence de Dieu, et faites tout dans la vue de ne plaire qu'à lui seul."

A chaque coup de l'horloge il se rappelait cette divine présence: et il consacra l'année 1856 toute entière à se perfectionner dans cette pratique, se rendant compte chaque mois des progrès qu'il faisait, et il en vint à cette perfection "de ne plus voir que Dieu dans toute créature et dans tous les événements de la vie."

De là cet esprit de foi dont il était rempli qui était le mobile de toutes ses actions et qu'il appelait "l'âme des bonnes œuvres," sans lequel, en effet, elles sont mortes aux yeux de Dieu. Car, dit Bossuet, "toutes nos pensées qui n'ont pas Dieu pour objet sont du domaine de la mort."

De là sa prudence, la justesse de ses appréciations "qui faisaient qu'on s'adressait à lui avec confiance; la sagesse, la clarté et la précision de ses décisions qui ne laissaient aucune inquiétude, aucun trouble." (1)

De là enfin cette droiture d'intention, cette rectitude de vue dont ses conseils portaient le cachet. "Il ne savait faire exception de personne, et quand on le consultait, "il considérait toutes choses au point de vue de la gloire de Dieu, de la Religion, de sa conscience, et ensuite il décidait avec impartialité (2)." Entre autres exemples, en voici un assez frappant:

Un jeune homme, sous l'influence d'une volonté supérieure et d'une personne haut placée, était poussé à prendre une détermination de laquelle dépendait son avenir. Il vint consulter M. Granet, dont il était bien connu, il lui exposa sa situation et son embarras. Après avoir longtemps prié, réfléchi et tout pesé, il demeura convaincu que le choix conseillé à ce jeune homme lui

(1) Lettres diverses.

(2) Lettres diverses.

serait désavantageux. "Ce n'est point votre affaire, lui dit-il, prenez un autre parti."

— Mais, répliqua le jeune homme, porterai-je votre réponse à M. ?

— Allez, mon ami, ce que j'ai dit en présence de Dieu, je puis le dire en présence de tout homme, quel qu'il soit.

Treize des plus belles années du vénérable directeur s'écoulaient dans la pratique de ces vertus vraiment sacerdotales. Son amour pour la vie cachée lui faisait goûter cette vie paisible au milieu des séminaristes, mais l'affection et le dévouement qu'il leur portait l'y attachait plus fortement encore ; car il les aimait bien tendrement, et il n'y avait pas de sacrifices qu'il ne désira faire pour leur être utile. Tout ce qu'il possédait leur appartenait, son bien, son temps, ses travaux et jusqu'à ses peines. Que de démarches n'a-t-il pas entreprises pour les faire sortir de l'état de gêne dans lequel ils se trouvaient dans l'ancien Collège de Montréal, où ils n'occupaient que le troisième étage, où les corridors, les chambres étaient mal aérés, les salles d'exercices insuffisantes, où leur santé fut en souffrance jusqu'à ce que le Séminaire, sacrifiant la plus belle portion de sa maison de campagne, fit élever ce vaste bâtiment dont on admire, à la Montagne, la vaste et imposante ordonnance, aussi bien que les décorations de sa Chapelle intérieure, et la magnifique exposition de son site !

Il était prêt d'aller jouir avec eux des avantages de ce nouveau séminaire, lorsque la Providence l'appela à exercer son zèle sur un plus vaste théâtre.

Le vénérable M. Billaudèle, après dix années de supériorité, courbé sous le poids des années et épuisé par les fatigues de cette longue administration, venait de donner sa démission, et l'assemblée avait élu à sa place M. Granet supérieur du Séminaire. Ce fut un sacrifice imposé à ses affections autant qu'à son humilité, et il le sentit vivement. Il écrivit sous la date du 21 avril 1856 : "Aujourd'hui, j'ai été tristement arraché à cette chère solitude où depuis treize ans je coulais des jours si doux."

Il se sépara donc de ses chers ecclésiastiques, mais il ne cessa point de leur être dévoué et de leur donner de continuels témoignages de l'intérêt qu'il leur portait. Une de ses plus grandes joies était de revenir au milieu d'eux à l'époque des examens, des retraites, et le samedi pour présider les épreuves auxquelles sont soumis les théologiens sur les matières apprises chaque semaine. Les jours de congé, à la Montagne, pendant l'été, il leur consacrait plusieurs heures, et chaque année il allait pendant dix jours prendre part à leurs exercices et vaquer à la retraite spirituelle.

Et toutes les fois que quelques-uns d'entre eux descendaient à la paroisse, il les accueilliit avec la plus grande affabilité ; à la récréation, il allait au-devant d'eux et les entretenait avec toute la simplicité et la tendresse d'un père heureux de se retrouver avec ses enfants.

Est-il besoin de dire qu'il a été payé de retour de la part de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et d'être dirigés par ses lumières, ou instruits par ses leçons, ou assistés par sa charité ? Quel cœur, en effet, aurait pu demeurer insensible à tant de zèle et de dévouement ? Il n'y a qu'une voix dans tout le Canada, dans les Provinces du Golfe, dans les Etats-Unis et

partout où se rencontre quelque prêtre vénérable formé par les soins de M. Granet, pour avouer que les expressions manquent pour redire l'estime, l'affection et la reconnaissance qu'il a fait naître dans tous les cœurs. Ici, nous sommes dans l'embarras, car les témoignages abondent. Le supérieur d'une maison d'éducation nous écrit : "J'ai aimé M. Granet d'une affection vive et sensible, semblable à celle d'un enfant pour le père le plus dévoué. Quand je n'aurais rien reçu de lui, je l'aurais encore aimé beaucoup, parce que je sentais qu'il m'aimait et qu'il me voulait un grand bien. Je n'aurais pu rien lui refuser, tant il possédait mon estime et mon affection."

Un autre témoignage bien respectable est celui de M. Woods, chanoine d'Halifax, dans une lettre que vient de publier le *True Witness* (2 Mars 1866) : "Je viens d'apprendre avec une profonde douleur la mort du plus sincère et du meilleur des amis que j'ai jamais eu ; j'étais préparé à ce triste événement, autrement j'aurais été atterré par cette foudroyante nouvelle et j'aurais été incapable d'exprimer les sentiments de mon cœur, et les pensées qui se pressent dans mon esprit à l'occasion de la mort de mon père et de mon ami. Accablé comme je le suis sous le poids de l'affliction qui m'opresse, à peine puis-je essayer de payer un humble tribut à la mémoire de celui à qui l'Eglise a tant d'obligations. Je m'estimerais indigne du nom de chrétien et de la noble amitié que m'a témoignée l'honorable défunt, depuis près de quinze ans, si je ne publiais ce que je connais du Supérieur du Séminaire de Montréal.

"Je prends cette détermination d'autant plus volontiers, que c'est un devoir qui me sera agréable et qui le sera aussi à un grand nombre de bons prêtres, de saints évêques, en Amérique, et à tous ceux qui, comme moi, ont eu l'avantage de connaître M. Granet."

Après un début si touchant, le très-excellent chanoine trace le portrait de celui qu'il appelle son *bon ange*, et dont nous avons relevé les principaux traits dans les pages qui précèdent. Nous ne multiplierons point les citations de ses anciens élèves du Grand Séminaire, qui tous se sont accordés à reconnaître en lui un prêtre modèle, rempli de science et de vertus, et qui tous "bénissent Dieu de leur avoir donné quelques rapports avec un homme si éclairé, si bon et si saint." (1)

### III.

Comparez la vie de ces hommes qui se sont crucifiés eux-mêmes à celle des hommes du monde la plus douce même et la plus délicate ; l'une est la mer avec ses tempêtes, l'autre le port avec sa sécurité.

Loin des villes et du forum, loin de tout bruit, les solitaires mènent sur la montagne une vie qui n'a rien de commun avec la vie d'ici-bas ; ils ne sentent plus les passions humaines : plus de sollicitudes de la fortune, nuls soucis des plaisirs de la terre, nulle poursuite des honneurs ni de la gloire.

A l'ombre des bois, dans une paix profonde, ils pensent au ciel et s'entretiennent avec Dieu.

Leur toit est à l'abri de toute agitation, leur âme exempte de souillure et de maladie, libre de toute chaîne,

(1) Lettres diverses.

affranchie de tout fardeau, plus pur que l'or le plus pur; leur bonheur est celui d'Adam dans l'état primitif avant le péché, lorsque vêtu de gloire il vivait dans l'intimité de Dieu et que sa demeure était pleine d'une parfaite félicité. "Et en quoi, s'écrie St. Jean-Crisostôme, leur condition est-elle inférieure à celle du premier homme quand il fut placé dans le paradis pour y travailler? Comme lui, ils sont sans sollicitude, comme lui, leur conscience parle à Dieu et même avec plus de liberté que lui, car ils ont reçu du Saint-Esprit une grâce plus grande."

Telle est la vie d'un directeur dans la solitude bénie d'un séminaire, toute livrée à la culture des jeunes plantes, espoir du sacerdoce, toute appliquée à former à l'image de Jésus-Christ des prêtres, parmi lesquels Dieu choisit les pasteurs des peuples, d'une vaste paroisse, d'un diocèse. Aussi, quand le Concile de Trente eut porté le décret sur l'institution des Séminaires, les Pères, dans le transport de leur joie, se levèrent spontanément, s'embrassèrent en pleurant et s'écriant que quand ils n'auraient porté que ce décret, ils auraient recueillis les fruits de leurs travaux. C'est qu'en effet, dans le Séminaire, les ecclésiastiques se forment à la science ecclésiastique, et, plus encore, à la vie et aux mœurs sacerdotales (1).

La première pensée du nouveau Supérieur du Séminaire, en sortant de sa solitude après de nombreuses années, consacrées à l'étude et à la pratique de toutes les vertus, fut une pensée d'humilité et de dévouement universel. "Je ne suis devenu, se dit-il, que le *serviteur* d'un plus grand nombre d'âmes."

Aussitôt, il disposa son temps et modifia sa règle de vie de manière à concilier tous les devoirs de sa charge. Il avança son lever jusque vers trois heures; la partie de la matinée, laissée libre par ses exercices de piété, fut consacrée à l'étude et à sa correspondance, et la soirée à suivre tout ce qui concerne l'administration de la Paroisse et des œuvres diverses qu'elle embrasse.

En devenant Curé de Montréal, et en prenant la responsabilité immense attachée à cette dignité, M. Grant sentit le besoin, plus grand que jamais, d'intéresser le ciel en sa faveur. Sachant que le premier devoir d'un pasteur est de gémir pour son peuple entre le vestibule et l'autel; se rappelant la parole des Apôtres: "Nous, nous serons appliqués à la prière," parole qui lui traçait son devoir, il résolut de remplir avec zèle cette grande obligation, et il se dit: "Il faut que je devienne un homme de prière et d'oraison; on comprend bien autrement les choses; on y met bien plus d'attention, et on a une grâce dont sans cela on est privé."

Plus de cinq heures, chaque jour, étaient donc consacrées à la prière; et à l'approche des fêtes, de la Neuvaine, de l'Avant, du Carême, il multipliait ses supplications pour attirer les bénédictions célestes sur toute la paroisse.

Les mêmes exemples de piété et de régularité, qu'il avait donnés aux Ecclésiastiques, il les donna, autant qu'il le pût, à tous ses paroissiens. C'était une véritable peine pour lui de s'abstenir des Offices publics, les dimanches surtout et les jours de fêtes d'obligation. Si, ces jours, il était invité quelque part, il pria que l'on disposa tout pour qu'il ne fut point obligé de s'en absenter, et les fidèles de Notre-Dame, se rappelleront longtemps avec quelle contenance religieuse il assistait au service divin.

Quel vif intérêt ne prit-il pas aussi à ce que les cérémonies du culte se fissent avec pompe, et quelle joie n'éprouvait-il pas à contempler la magnificence des fêtes religieuses, ces longs défilés d'enfants richement vêtus le conduisant triomphalement à l'autel, au milieu des chants majestueux remplissant les vastes nefs de la grande basilique!

Il se fit également un devoir de parler souvent aux fidèles. Un carême presque tout entier, il donna les instructions de la prière du soir; plusieurs fois dans le courant de chaque année on le vit monter en chaire; il se chargeait encore d'une partie de la station du mois de Mai, et au ton de conviction avec lequel il parlait, il était aisé de reconnaître de quel zèle du salut des âmes son cœur était embrasé.

Afin de faciliter la desserte de cette populeuse paroisse, afin de donner aux habitants de Montréal toute commodité de remplir leurs devoirs religieux, d'être assistés plus promptement dans leurs maladies, et de jouir de la consolation de posséder leurs pasteurs au milieu d'eux, ce fut sous son administration que le Séminaire multiplia de tous côtés les églises. Celle de St.-Jacques sortit une seconde fois, et plus vaste et plus belle, de ses ruines fûmantes. Celles de St.-Vincent de Paul et de St.-Joseph s'élevèrent dans des quartiers qui n'en possédaient pas; l'église du Côteau St.-Louis fut acquise; les chapelles de la Côte-des-Neiges et des Tanneries furent agrandies, et trois nouvelles résidences furent fondées.

L'œuvre si importante des catéchismes, déjà commencée et en bonne voie, acheva de se régulariser. Cette œuvre comprend aujourd'hui cinq catéchismes pour les enfants au-dessous de neuf ans; au moins vingt préparatoires à la première communion, et plus de douze pour la Persévérance, auxquels le Supérieur du Séminaire a toujours témoigné le plus tendre intérêt, multipliant les encouragements, augmentant les récompenses distribuées aux enfants, et réhaussant par sa présence la solennité de leurs fêtes; célébrant lui-même le jour de la Première Communion, et distribuant, avec un véritable contentement et bonheur, le Pain des Anges à ces troupes d'âmes innocentes s'approchant pour la première fois du banquet sacré; présidant à leurs exercices dans la soirée, et les accompagnant, soit à Boussecours pour les consacrer à la Vierge Marie, soit aux Récollets pour les enrôler sous la sainte bannière de la Tempérance.

Les diverses Associations de jeunes gens, de jeunes personnes, d'hommes et de femmes, occupaient aussi sa sollicitude; il en suivait le développement avec intérêt. Car dans ces associations, il voyait le couronnement de cette vaste organisation de l'œuvre paroissiale, qui permet au pasteur de prendre l'enfant presque au berceau, et de l'assister de ses instructions, de ses conseils, de

(1) En 1863, le Cardinal Antonelli s'entretenait, avec un supérieur de maison religieuse, de l'élan extraordinaire qui se manifeste en France pour toutes sortes de bonnes œuvres. L'Allemagne, disait-il, entre aussi dans ce mouvement; et je l'attribue à l'influence qu'exerce sur elle le voisinage et l'exemple de la France; quant à cette contrée, je crois qu'il faut en chercher la cause dans l'éducation vraiment sacerdotale que les ecclésiastiques reçoivent dans les grands séminaires. Paroles bien remarquables dans la bouche d'un homme d'Etat de la portée du Cardinal Antonelli.



ses encouragements dans tous les âges de la vie et jusqu'au seuil de l'éternité.

Nous ne saurions entrer ici dans le détail des rapports que le Supérieur du Séminaire eut avec les Communautés religieuses de cette ville ; mais ce que nous pouvons dire, en toute vérité, c'est qu'il les estimait profondément, "à cause, disait-il, des éminents services qu'elles rendent à la paroisse." Cette estime, il la leur témoignait en toute occasion, en public et en particulier.

Il leur était sincèrement dévoué, désirait leur être utile et il en cherchait les occasions, voulait que dans la Maison on partageât les mêmes sentiments à leur égard, et en toute circonstance il faisait l'éloge de leur ferveur, de leur dévouement, de leur charité, de leur zèle, de leurs travaux ; il se réjouissait de les voir prospérer, parce qu'il voyait dans ce succès le bien des âmes et la gloire de l'Église.

Il s'est acquis la reconnaissance et il a mérité les regrets des diverses Communautés confiées à la direction du Séminaire, par les services nombreux qu'il leur a rendus jusqu'à la fin de sa vie : et le dernier acte public de son ministère, on le sait, a été pour elles une dernière marque d'intérêt et de dévouement.

"Je pleure sincèrement M. Granet, disait-il y a quelques jours la Supérieure de l'une de ces maisons : car nous perdons en lui un conseiller sage et prudent, un ami fidèle et dévoué. Je sens cette perte d'autant plus vivement, qu'il m'a rendu maintes fois des services très-importants, tant par ses conseils pleins de sagesse que par ses décisions claires et précises, sur des sujets fort embarrassants et dans des circonstances très-difficiles."

Et dans une autre Communauté, on écrivait : "Les services importants que ce bon Père a rendus à notre Institut, sont gravés dans tous les souvenirs, et le bien incalculable qui en résulte se perpétuera comme la reconnaissance de nos cœurs."

\* \* \*

Il est une autre partie de l'administration du Supérieur du Séminaire qui ne peut être passée sous silence, à cause du zèle qu'y déploya M. Granet, et de l'importance qu'il y attachait avec juste raison ; nous voulons parler des établissements d'éducation annexés à l'œuvre de la paroisse.

Ces établissements, en effet, ne sont pas nécessaires seulement pour l'instruction, les mœurs et la politesse civiles des peuples ; l'enseignement de la Religion, et tout le fruit des catéchismes en dépendent aussi à un haut degré. C'est pourquoi il est d'une souveraine importance que les curés procurent avec un soin attentif et par tous les moyens possibles que ces établissements soient bien dirigés, afin que les enfants puissent être élevés dans les principes de la foi catholique, dans la piété et l'honnêteté des mœurs, en même temps qu'ils acquièrent les connaissances utiles pour les aider à tenir leur rang dans la société. C'est ce que comprit M. Granet, et il mit au premier rang des devoirs de la charge pastorale celui de pourvoir à ce que tous les établissements d'éducation, placés sous sa surveillance, continuassent à prospérer comme par le passé, et à prendre les développements nécessités par les besoins toujours croissants de la population.

Après ce que nous avons dit dans la seconde partie de cette notice, il est aisé de se figurer avec quel zèle il favorisa l'œuvre du Grand-Séminaire, la première parmi toutes les œuvres d'éducation, puisque son but est de former les ministres de la religion. Nous ne reviendrons point sur cette partie ; nous nous contenterons de dire que le premier soin de M. Granet, en entrant dans sa charge, fut de hâter l'achèvement des constructions de la Montagne, et rien ne se fit dans cette maison sans qu'il y prit la plus grande part, et aucun sujet n'y entra sans qu'il lui porta un intérêt particulier. Ses travaux regurent bientôt leur récompense, le Grand-Séminaire entra dans une voie de prospérité qu'il n'avait pu connaître jusqu'alors ; il compta, certaines années, jusqu'à cent dix ecclésiastiques, tous animés du désir de s'instruire et de se former à la vie sacerdotale.

Cette maison devint encore un établissement d'utilité publique pour tout le clergé du diocèse, et c'est là que, chaque année, accueillis avec autant de désintéressement que d'affabilité, les ministres du Sanctuaire viennent renouveler leur zèle apostolique et puiser de nouvelles forces dans les exercices de la Retraite pastorale.

Après l'œuvre du Grand-Séminaire, celle du Collège demanda ses soins les plus assidus : c'est qu'il la considérait comme dépendante de la première, lui servant de préparation et le meilleur moyen de lui fournir d'excellents sujets. L'illustre chancelier Gerson, dont la doctrine ne diffère point de celle du Concile de Trente, pensait en effet que c'est sur l'enfance et la jeunesse que l'on doit fonder les espérances de l'avenir : et pour avoir un clergé régulier, la condition essentielle est de travailler à le préparer par la racine même, en élevant dans un esprit différent de celui du siècle, les jeunes gens destinés aux autels : ces jeunes gens, d'ailleurs élevés sous cette influence salutaire, ne peuvent manquer d'être les ornements de la société, s'ils ne sont pas appelés à l'honneur du sacerdoce.

Dire tous les soins que M. Granet donna au Collège de Montréal, toutes les peines et les fatigues qu'il s'imposa pour y faire fleurir la piété, les mœurs et les études, n'entre point dans les limites de cette notice ; nous nous bornerons au plus essentiel.

Tous les ans il consacrait une semaine entière à se faire rendre compte des progrès des jeunes gens, soit dans la piété, soit dans les sciences. En outre, il prenait, auprès des directeurs et des maîtres, des informations détaillées sur les améliorations possibles, et sur la conduite, les talents et les qualités morales de chacun des élèves.

Il appelait encore, dans son particulier, ceux auxquels il s'intéressait plus spécialement et qu'il assistait de ses libéralités ; et tous revenaient d'auprès du Supérieur plus pénétrés d'estime, de confiance et de gratitude. Aussi saisissaient-ils avec empressement les occasions de lui exprimer les sentiments de leur cœur, comme celle de sa fête ou du renouvellement de l'année. Nous en citerons un exemple. Voici ce que lui écrivait, au commencement de 1863, un de ses protégés :

"Vénéré Père, quels termes emploierai-je pour vous remercier d'une manière qui soit en rapport avec la grandeur, l'étendue et le prix de vos bienfaits ? Vous accueillez toutes mes demandes, non-seulement avec la

bienveillance la plus généreuse, mais aussi avec plaisir et avec bonheur.

“ Je ne puis ici, vénéré père, vous dissimuler la confusion où je me trouve de me voir si souvent l'objet de vos sollicitudes et de vos attentions; j'éprouve un besoin extrême de vous remercier, mais je sens que malgré tous mes désirs, je ne le puis qu'imparfaitement.”

Le point qu'il avait le plus à cœur, qu'il recommandait avec le plus grand zèle aux Directeurs du Collège, et sur lequel il revenait sans cesse, avec les plus vives instances, était la vigilance que l'on doit apporter à conserver l'innocence des jeunes gens. Il voulait que cette vigilance s'exerçât continuellement, dans tous les temps et partout. Il exigeait que l'on apportât le plus grand soin dans le choix des sujets que l'on admettait dans la maison; et lui, si indulgent pour tous les autres écarts de la jeunesse, était inflexible sur ce point, et demandait que l'on excusât sans miséricorde tout enfant coupable, qui pouvait être pour les autres un sujet de scandale; tant il était convaincu que toute faiblesse sur ce point de la règle entraînerait les plus fâcheuses conséquences; et en vérité, on s'est toujours bien trouvé d'avoir suivi ce principe de conduite, qui est la meilleure garantie de moralité que puisse donner une maison d'éducation aux familles, à la société et à la Religion.

Il ne lui suffisait pas d'encourager la vigilance des directeurs et des maîtres; souvent, lui-même, il exhortait les jeunes gens à se protéger eux-mêmes et à se conserver, en faisant ressortir à leurs yeux les avantages d'une vie innocente, en signalant les terribles résultats d'une conduite déréglée, avec un tel ton de conviction, qu'ils se sentaient embrasés de l'amour de la vertu, et en conservaient les impressions les plus durables, avouant que sur ce sujet, ils n'avaient jamais rien entendu de plus solide ni de plus saisissant.

Sa charité envers les écoliers égalait sa vigilance; elle était inépuisable, et personne ne recourait à lui sans en être assisté. On lui représentait que souvent il semblait dépasser les bornes de la charité; il répondait en souriant: “ Mon ami, je tâcherai de me corriger”; mais son cœur compatissant l'emportait sur ses résolutions, et ses libéralités, loin de diminuer, au contraire se multipliaient avec les besoins.

Le fruit de sa sollicitude et de sa charité, il l'a recueilli avant de mourir, en voyant la piété mise en honneur, les études poursuivies et soutenues avec zèle et succès, la régularité, et surtout le bon esprit régner parmi ses chers élèves du Collège de Montréal, auxquels il aurait volontiers consacré les dernières années de sa vie. Il disait un jour à l'un d'eux: “ Mon bien cher enfant, priez Dieu qu'il m'accorde la grâce d'aller vivre au milieu de vous. Oh! oui, priez-le qu'il change ma condition, et que, rendu à ma première liberté, j'aie consacré le reste de ma vie à cette jeunesse du Collège de Montréal que j'affectionne si tendrement,” et dont aussi il fut vénéré et sincèrement aimé. Et sans doute qu'en voyant, du haut du ciel, ces enfants reconnaissants conduire sa dépouille mortelle à sa dernière demeure, il se sera réjoui, et il aura étendu sur eux cette main paternelle, pour leur donner lui-même cette bénédiction de la nouvelle année, qu'il n'avait pu leur donner que par le ministère d'un de ses confrères.

Une qualité qui a été le plus remarquée dans M. Granet, c'est l'affection et le dévouement qu'il témoi-

gnait aux enfants. Nous en avons déjà donné des preuves en parlant des catéchismes, nous en joindrons une nouvelle en parlant des écoles. Cette œuvre, à la charge du Séminaire, ne comprend pas moins de vingt-six maisons, dont quatre au moins donnent l'instruction chacune à près de neuf cents élèves, et qui, toutes réunies, donnent un total de plus de dix mille enfants, confiés, dans la ville et les faubourgs, aux soins des Frères de la Doctrine Chrétienne, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, et, en dehors de la ville, aux soins des Sœurs de l'Hôpital-Général et de quelques maîtresses séculières.

Sous l'administration du défunt Supérieur, huit écoles nouvelles s'ouvrirent sur divers points de la Paroisse où le besoin se faisait sentir. Des Académies s'élevèrent dans les faubourgs à côté des écoles primaires, pendant que les Filles de Saint-Joseph, fondant une mission au Lac, établissaient au milieu des bois une école pour les enfants des Sauvages établis sur les fermes les plus éloignées du village.

Ces écoles, M. Granet les faisait visiter chaque année, et se faisait rendre compte de la manière dont elles étaient dirigées, des progrès et du développement qu'y prenait l'enseignement profane et religieux, et de tous les genres d'améliorations qui pourraient y être utilement introduits. A la fin de chaque année, autant que possible, il présidait leurs séances solennelles, pour témoigner aux maîtres et aux maîtresses combien il appréciait leurs zèle, leur dévouement, leurs services, et, aux enfants, combien il était satisfait de leur docilité, de leur application et de leur progrès.

En même temps, il encourageait la création nouvelle des Asiles pour les enfants les plus jeunes: œuvre admirable, introduite en Canada pour la première fois par le zèle, l'activité et la charité de M. L'abbé Rousselot; œuvre qui rend d'éminents services aux enfants des pauvres qu'elle arrache à la triste éducation des rues pour les élever chrétiennement; aux femmes des ouvriers à qui elle donne la facilité de pouvoir gagner leur vie sans être tourmentées par l'inquiétude qu'éprouve une mère éloignée de ses enfants abandonnés à eux-mêmes; œuvre qui fait bénir la Religion, qui a rencontré la sympathie de toutes les classes de la société et des Chambres; œuvre qui jette, dans l'admiration et l'enthousiasme nos compatriotes de croyance et de religion différentes, et provoque leurs libéralités aussi bien que celles des catholiques.

De ce temps date encore la fondation de plusieurs institutions longtemps désirées par la jeunesse studieuse de Montréal, et vivement applaudies par tous les esprits éclairés et que la *Minerve* nous fait connaître dans le passage suivant:

“ Il donna, à Montréal, le plus vif élan à l'œuvre des jeunes gens dont il était l'ami si dévoué, et l'on sait toute la part qu'il prit aux institutions dont M. Regourd fut le fondateur, telles que le *Cabinet de Lecture Paroissial*, le *Cercle Littéraire*, etc. Il maintint avec le plus grand soin toutes ces belles œuvres paroissiales auxquelles les fidèles participent avec tant de bonheur, sans savoir au prix de quels soins et de quels travaux elles existent ici, de manière à faire de Montréal l'une des paroisses les mieux administrées qu'il y ait dans le monde entier.”

Dans le sein de cette paroisse, il y a une portion con-

sidérable du troupeau qui fut particulièrement affectonné du Supérieur du Séminaire, les Pauvres et les Affligés. Il a toujours éprouvé une tendre compassion pour leurs souffrances et un vif désir de les soulager autant qu'il était en son pouvoir; mais, dès qu'il fut nommé Curé de Montréal, ils lui devinrent plus chers que jamais.

Dans le temps qu'il était chargé de la supériorité de l'Hôpital-Général, il était fidèle à faire, chaque mois, une visite aux pauvres, aux malades, aux orphelins et aux orphelins qui en remplissent les salles. Il aurait pu, sans doute, s'affranchir de ce surcroît d'occupation, mais il savait qu'il rendait heureux les affligés, et ce motif lui suffisait pour ne point s'en dispenser. Le jour de cette visite était le jour d'une vraie jouissance; on l'attendait avec impatience, on le voyait venir avec bonheur; la seule pensée que le Bon Père Granet allait passer faisait taire toutes les douleurs; il traversait les salles, édifiant, consolant, encourageant ces bons pauvres, ayant pour tous une parole, un mot d'encouragement; et, quand il sortait, il les laissait tous pleins d'un courage nouveau pour supporter leurs maux avec patience, et profondément attendris de l'intérêt et de la bonté qu'il leur avait témoignés.

Devenu Curé de Montréal, une de ses premières pensées fut pour eux. "Je me ferai une loi, se dit-il, d'accueillir tous les pauvres et les affligés," et l'on sait avec quelle cordiale charité, avec quelle paternelle bonté il les accueillait tous; c'est qu'il voyait en eux les membres souffrants de Jésus-Christ.

Il écrivait à une personne chargée de les assister: "Considérez dans les pauvres que vous visitez la personne adorable de Notre-Seigneur qui a daigné prendre sur lui toutes nos misères tant corporelles que spirituelles; quand vous rencontrerez quelque personne dégoûtante, représentez-vous Jésus-Christ couvert de poussière, de sueurs et de sang."

Nous ignorons toutes les misères qu'il a soulagées, mais le nombre en est considérable. Beaucoup de jeunes gens lui doivent leur éducation toute entière; beaucoup de personnes, dans la détresse, ont été arrachées au désespoir et lui sont redevables de la vie qu'ils voulaient quitter, d'un retour sincère à leurs devoirs qu'ils avaient oubliés, de l'état prospère et de l'honneur dont ils jouissent aujourd'hui.

Ce cœur sensible compatissait à toutes les douleurs. Si quelqu'un de ses plus jeunes confrères perdait quelques membres de sa famille, un père ou une mère, il le venait visiter, le serrait avec affection sur son cœur, lui prodiguait les plus suaves consolations, s'intéressait à toutes les circonstances de cette perte capables d'alléger le cœur de l'affligé.

Tandis qu'il se faisait une loi de ne jamais entretenir aucune pensée contre la charité, il avait les attentions les plus délicates pour être agréable à tous.

Lorsqu'en 1861 il fit le voyage de Rome, il visita les familles de ses confrères qui se trouvèrent sur sa route; chez toutes il laissa une profonde impression de la bonté de son cœur. "Je suis bien consolée, disait une mère après une de ses visites, mon fils est éloigné de moi, il est vrai, mais il est heureux d'avoir un supérieur si bon!"

Un jour, pour trouver une de ces familles, ayant été mal renseigné, il voyagea toute la matinée à travers les

divers quartiers d'une ville populeuse et qu'il ne connaissait pas, jusqu'à ce qu'enfin il arriva au terme de ses recherches. Personne ne lui eût fait un crime de s'épargner tant de fatigues; mais il savait qu'il réjouirait la famille, et il se faisait d'avance un bonheur de raconter cette visite à celui qui y était intéressé. "On m'a bien reçu chez Madame votre mère, lui dit-il à son retour, on m'a reçu comme si c'eût été vous-même; vos sœurs ont témoigné la plus grande joie de me voir; je leur disais: Mais je ne suis pas votre frère. — Ah! répondaient-elles, vous êtes son supérieur et c'est comme si c'était lui-même." Cette réception lui était allée droit au cœur, comme toutes celles qu'il reçut dans le voyage.

Il se trouva à Espalem un dimanche où l'on célébrait la fête de Saint Mathieu, patron de la paroisse. Il en fit le panégyrique; les habitants furent profondément touchés de toutes les marques d'affection qu'il leur donna en cette occasion.

En dehors du cercle de son administration, le Supérieur du Séminaire prit encore le plus vif intérêt à toute les institutions nationales qui ont surgi dans ces derniers temps: celle de l'Institut-Canadien-Français, où il a donné de savantes Lectures; celle de l'École-Normale Jacques-Cartier, à laquelle il procura un aumônier et fit prêcher plusieurs retraites; l'œuvre de la Colonisation et des Acadiens du Golfe, auxquels il offrit des bourses au collège de Montréal pour ceux de leurs enfants qui se destineraient à l'état ecclésiastique.

Enfin, aucune œuvre en Canada, intéressant le bien de la Religion ou le progrès du pays, ne le trouva indifférent.

Ce zèle du salut des âmes qu'il avait exercé dès sa jeunesse, au sein de sa famille, à Autun; auprès des jeunes philosophes, au Grand-Séminaire; près des ecclésiastiques, n'avait fait que s'accroître et s'étendre dans l'exercice des devoirs de sa charge pastorale. Obligé de donner l'exemple à un nombreux clergé, et, en mesure, de produire le bien sur une plus grande échelle, il ne s'épargnait en rien, dès que la sanctification des âmes ou la gloire de l'Église y étaient intéressées; car sa maxime était: "que le véritable moyen de sauver les âmes, c'est de faire beaucoup plus qu'on ne demande; si on prêche ainsi d'exemple, ordinairement ou verra ses efforts couronnés des plus heureux succès."

Aussi, son zèle ne s'enfermait pas dans les limites de sa paroisse. Il composait et publiait des ouvrages de controverse afin de préserver les catholiques de tout le pays des séductions de l'hérésie. Par sa correspondance, ses aumônes, il étendait son zèle aux Missions de la Rivière-Rouge, à beaucoup de paroisses des diocèses et des États-Unis, dirigées par ses anciens élèves du Grand Séminaire, et jusqu'à cette Église naissante de la Floride, gouvernée aujourd'hui par un de ses anciens confrères.

Ses désirs dépassaient encore les limites de son action; si c'eût été en son pouvoir et s'il en avait eu la liberté, il n'eût pas craint, nouveau François-Xavier, de voler sur les traces des plus zélés missionnaires, d'embrasser les fatigues de leur vie errante à la suite des tribus sauvages pour gagner quelques âmes à Jésus-Christ. On le vit un jour pleurer, au récit que faisait Mgr. Grandin de l'abandon dans lequel se trouvent tant de pauvres infidèles des régions de l'Est, parce qu'il ne se trouve pas assez de missionnaires pour leur porter la bonne nouvelle de l'Évangile.

L'activité, l'étendue du zèle de M. Granet, son application constante au travail, qui, depuis dix ans, ne connaissait point de relâche, ne lui permettait aucun repos, et faisait que le temps même des vacances était pour lui le plus occupé, parce qu'il se sacrifiait pour procurer à ses confrères le délassement dont ils avaient besoin, furent ce qui usa promptement ses forces et précipita la fin de sa carrière.

\* \* \*

La forte constitution de M. Granet avait été déjà plusieurs fois ébranlée par diverses maladies sérieuses, soit avant son départ de France, soit depuis son arrivée au Canada; mais la première attaque de cette paralysie qui devait l'emporter, date du mois de mars 1857, moins d'un an après sa nomination à la cure de Montréal. Le 28, il ressentit un commencement de paralysie dans tout le côté droit, de l'épaule jusqu'au pied. On eut ignoré cet accident sans une note de sa main égarée par hasard sur une feuille volante; car s'il savait souffrir, il ne savait pas se plaindre.

En 1863, il éprouva une seconde attaque, mais plus sérieuse, qu'il ne put dissimuler et qui l'obligea de suspendre ses travaux, et d'aller prendre un repos de quelques semaines aux eaux de Calédonia, sur l'Ottawa.

Il ne se remit jamais parfaitement de cette seconde attaque; de nouvelles fatigues l'obligèrent de passer les vacances de 1864 aux Trois-Pistoles: on espérait que les bains de mer lui rendraient ses forces, ils ne lui procurèrent qu'un peu de soulagement. En revenant, il fit le pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré, et descendit jusqu'à Saint Joachim, où les messieurs du Séminaire de Québec l'accueillirent dans leur maison de campagne avec la plus affable cordialité. Il revint à Montréal, et ce fut dans ce voyage qu'il perdit l'œil droit.

Dans le courant de 1865, sa santé parut s'améliorer. Au retour d'un second voyage à Québec, il se crut en état de reprendre les fonctions de son ministère, et voulut prêcher la Retraite annuelle des Sœurs de la Congrégation. Il trouva dans son énergie assez de forces pour la diriger jusqu'à la fin, mais cet effort était au-dessus de la nature; quelques jours après, il fit une troisième rechute, dont il ne put se relever; il lui fallut prendre place à l'Infirmier, pour ne plus en sortir.

Pendant ces longs mois de souffrances, qui s'écoulèrent bien lentement pour lui, jusqu'au jour de sa mort, il donna l'exemple des mêmes vertus qu'il avait pratiquées pendant sa vie: exemples de religion et de piété, par l'esprit de foi et la dévotion avec lesquels il entendait la sainte messe et communiait tous les jours; de régularité, en accomplissant tous ses exercices aux heures marquées par sa règle, comme il le faisait en santé; de patience et de résignation, soumis à toutes les prescriptions médicales, malgré leur amertume, les acceptant même gaiement, et répondant, en souriant, à ceux qui lui demandaient si les remèdes étaient pénibles, "que cela pourrait bien être meilleur;" enfin, supportant les plus cuisantes douleurs sans laisser échapper une seule plainte. Il fit admirer son amour du travail en suivant les affaires de l'administration, dirigeant sa correspondance, étudiant jusqu'au dimanche qui précéda sa mort: sa charité, en accueillant avec cordialité et reconnaissance les personnes qui le venaient visiter; son zèle en s'intéressant à tous les travaux du

Jubilé, se réjouissant des fruits qu'il produisait dans la paroisse, se préparant lui-même à le gagner et, en même temps, songeant à l'éternité en se faisant lire le récit des derniers instants et de la mort des saints personnages en qui il avait le plus de dévotion: et se tenant prêt pour ce terrible passage, qu'il voyait approcher sans le redouter.

Un jour, il s'entretenait avec un de ses confrères; c'était peu de temps avant l'ouverture du Jubilé.—Que pensez-vous de mon état? lui dit-il; irai-je jusqu'au Jubilé?

— On ne le croit pas, M. le Supérieur: selon toute probabilité, le bon Dieu vous appellera pour le faire au ciel.

— Oh! merci, mon ami; venez que je vous embrasse; vous venez de me dire ce que personne n'avait encore osé m'avouer.

"Quand on a bien vécu, dit-il un jour à quelques écoliers qui le vinrent visiter, on ne craint pas la mort. Un chrétien n'en doit pas avoir peur, il doit être capable de la regarder en face."

C'est dans sa confiance qu'il avait en la miséricorde divine qu'il puisait ce courage d'envisager avec calme l'approche de ce moment terrible. "Je vais bientôt me trouver, disait-il, en face du tribunal de Dieu. C'est un tribunal devant lequel on peut se présenter avec assurance; si c'était un tribunal d'iniquité, nous aurions lieu de craindre, mais comme c'est un tribunal de justice, nous devons nous y présenter avec confiance."

La mort n'était donc pour M. Granet que le passage d'une vie misérable à une éternelle félicité, qu'il attendait de la miséricorde divine plus que de ses mérites; et il eut voulu qu'on se réjouît à sa mort comme à la délivrance d'un prisonnier. Il dit donc un jour au confrère qui le veillait: "Mon ami, quand vous apprendrez ma mort, vous récitez aussitôt un *Te Deum*."

— M. le Supérieur, vous m'imposez une obligation bien dure, et je n'aurai guère le courage de la remplir.

— Vous le ferez, mon ami, j'y tiens beaucoup; si vous m'aimez, vous célébrerez ma délivrance.

Les prévisions funestes qu'inspirait l'état toujours empirant de M. le Supérieur faillirent se réaliser: le 20 novembre, une crise violente se déclara, on crut qu'il était temps de lui porter les dernières consolations de l'Eglise. On le trouva préparé; il reçut cette annonce avec calme. Avant de lui donner l'Onction Sainte, le vénérable M. Billaudèle lui adressa quelques mots touchants; le malade voulut répondre, mais il ne put prononcer que ces paroles: "Mes bons confrères, conservez bien l'esprit de M. Olier." L'oppression était telle qu'il ne put même recevoir la sainte communion.

Le lendemain matin, le vénérable malade se sentant moins oppressé, la Communauté se réunit une seconde fois et lui porta le Saint Viatique. Avant de communier, il adressa ces quelques paroles à l'assemblée:

"Mes bien bons confrères, vous voyez l'état auquel je suis réduit: je vais vous quitter, mais ce qui me fait peine, c'est de vous laisser dans les circonstances présentes. Cependant ayez confiance, *confidite*. La très-sainte Vierge, qui a protégé cette maison, n'abandonnera pas l'œuvre de Montréal. Je vous souhaite de conserver tous l'esprit de notre bon et vénéré Père, M. Olier. Oui, demeurons toujours ses dignes enfants. Je suis heureux de mourir dans notre petite Compagnie, et de

mourir dans cette Maison de Saint-Sulpice de Montréal, et en travaillant à cette œuvre providentielle. Je vous souhaite de vivre toujours dans l'esprit de pauvreté et d'obéissance, de manière, comme a dit Fénelon, que vous ayez tout le mérite du vœu sans l'avoir fait. Je prie Dieu qu'il vous accorde de plus en plus l'esprit de religion profonde envers le Très-Saint Sacrement et notre très-sainte Mère. Mes bons confrères, j'ai pu vous faire de la peine, veuillez croire cependant que jamais je n'ai eu l'intention d'en faire à qui que ce soit. Il ne me reste plus, en vous disant adieu, qu'à vous adresser les paroles de saint Jean aux premiers fidèles : "Mes frères, aimez-vous les uns les autres." *Frates, diligite alterutrum.*"

Ici sa parole devint entrecoupée, il ne put continuer, et il reçut le Saint-Viatique au milieu des prières de ses confrères avec les sentiments de la foi et de la piété la plus vive et la plus ardente.

Le lendemain, il fit demander les élèves du Grand-Séminaire; il désirait leur faire ses adieux et leur donner ses derniers conseils. Un certain nombre furent députés et descendirent à la Paroisse :

"Mes chers messieurs, leur dit-il lorsqu'ils eurent été introduits près de lui, j'ai désiré vous voir une dernière fois, car ma carrière s'avance. Je suis heureux de vous témoigner, encore une fois, mon affection et ma charité, à vous élèves du Grand-Séminaire qui avez toujours été l'objet de ma tendresse. Moi aussi, j'ai eu le bonheur de faire mon Séminaire, et volontiers j'y serais demeuré ma vie entière. Lorsque je demandai à venir à Montréal, mes Supérieurs voulurent connaître mes raisons; je leur exprimai le désir de travailler soit aux missions, soit au Grand-Séminaire: je savais l'importance de cette œuvre, c'est le premier des Noviciats. Là se forment, non de simples religieux, mais des prêtres; c'est pourquoi il doit être le plus fervent, car on y apprend à combattre seul. Les religieux vivant en communauté se soutiennent, s'encouragent et combattent ensemble; une vertu ordinaire s'y soutient aisément. Dans le monde, le prêtre seul, isolé, a besoin d'une vertu plus forte; c'est au Séminaire qu'il acquiert cette vertu. Mes chers messieurs, appliquez-vous donc à la piété et à la science. Voilà ce que je vous recommande à vous ici présents et à ceux que vous représentez. Je ne me trompe pas, car je parle en présence de la mort. Je ne vous parle point sous l'influence d'une excitation passagère; j'ai longtemps médité ce que je vous dis; ces pensées, je les ai *regues*, oui, je les ai *regues*; je les ai méditées; à votre tour, méditez-les, gravez-les profondément dans vos cœurs. Adieu! mes chers messieurs, adieu! souvenez-vous de moi dans vos ferventes prières."

Quand il eut fini de parler, les Ecclésiastiques le prièrent de ne point les oublier au ciel.

— "Oui, oui, répondit-il, soyez-en sûrs, je prierais pour vous et avec toute la ferveur dont on prie au ciel."

Cependant cette crise, que l'on avait beaucoup appréhendée, n'eut pas les funestes conséquences que l'on avait craint d'abord. L'état de M. le Supérieur s'améliora insensiblement pendant tout le cours du mois de décembre et de celui de janvier, au point de laisser concevoir quelque espérance de guérison.

Ce fut dans cet intervalle qu'une députation composée d'élèves, choisis dans toutes les classes du collège, vint au Séminaire pour lui demander, au nom de tous

leurs condisciples, sa dernière bénédiction. Il les accueillit avec la même bonté qu'il leur avait toujours témoignée et leur adressa quelques conseils, que nous rapportons en substance :

"Mes bien chers enfants, — Je suis extrêmement satisfait de la visite que vous me faites et des sentiments de reconnaissance que vous m'exprimez pour ce que j'ai pu faire pour vous. J'ai toujours été dévoué à l'œuvre du Collège, à cause de son importance. Je ne regrette pas ce que j'ai fait, parce que j'ai travaillé pour la gloire de Dieu. J'aurais désiré voir toute la Communauté et lui témoigner l'affection que je lui porte; mais puisque je n'ai pu faire cette visite, j'accepte avec reconnaissance celle que vous me faites. Selon toutes les apparences, ce sera la dernière, j'en profiterai pour vous donner des conseils qui ne vous tromperont pas, car on ne peut tromper à l'heure de la mort."

"La première chose que je vous recommande, mes bons amis, c'est de bien profiter du temps que vous passez au collège; ce point est très-important. C'est le seul moyen de vous mettre en état de remplir fidèlement tous vos devoirs comme prêtres ou comme citoyens. Toute l'espérance de la moisson, est dans la semence: *Spes messis in semine*. C'est une parole que notre vénéré Père, M. Olier, avait fait graver au frontispice du Séminaire de Paris. Or, le temps du collège est celui de la semence; en vivant bien au collège, vous apprendrez à bien vivre quand vous en serez sortis."

"Ayez une très-grande dévotion à la très-sainte Vierge. Fuyez les mauvaises sociétés. Aimez-vous les uns les autres. Soyez dociles envers vos maîtres. Vos maîtres, mes bien chers enfants, sont vos meilleurs amis. Vous ne sauriez croire combien de peine ils se donnent pour votre avancement dans les sciences et la vertu; ils sont pour vous pleins de zèle et de dévouement. Pratiquez l'obéissance à leur égard, elle vous mènera à la perfection."

"Vivez ainsi et vous ne craignez pas la mort lorsqu'elle sera venue; car pourquoi s'attacher à cette vie qui passe? A quoi cela me servirait-il en ce moment? Je ressemblerais à un voyageur qui se noie; il se cramponne avec désespoir aux herbes du rivage, mais ses efforts sont inutiles, le courant l'entraîne malgré lui. Il en est ainsi de la vie, elle nous échappe malgré nos efforts. Je m'en vais aujourd'hui, demain ce sera votre tour. Ce que je vous dis, c'est la mort qui me l'inspire. Vous êtes venus contempler la mort en ma personne, écoutez ses leçons, suivez les bons conseils qu'elle vous donne, et vivez de telle sorte que lorsqu'elle sera venue, vous ne puissiez pas la craindre."

Il cessa de parler, et les élèves, attendris, s'agenouillèrent pour recevoir sa bénédiction. Le vénérable Supérieur les bénit avec effusion de cœur en leur disant : "Mes enfants, vous avez beaucoup prié depuis que je suis malade, je vous en témoigne ma reconnaissance; mais continuez, ne m'oubliez pas après ma mort, et priez jusqu'à ce que je sois au ciel."

Et comme les jeunes gens le priaient de se souvenir d'eux quand il y serait :

— "Oui, mes enfants, j'espère aller au ciel; je l'espère de la miséricorde divine, et alors soyez assurés que je ne vous oublierai pas, et ce sera une grande fête pour vous tous."

Il leur fit ensuite ses adieux et leur serra cordialement la main à tous avant qu'ils se retirassent.

Le mieux qui s'était manifesté n'était qu'apparent, et le mal à l'intérieur poursuivait ses progrès. Le dimanche 4 février, M. Granet se sentit atteint d'un frisson général, symptôme d'une nouvelle et dernière crise. Le mardi suivant on l'administra une seconde fois, et le vendredi, 9 février, à 5 heures et 10 minutes du soir, après sept heures d'une douce agonie, il expira entre les bras de ses confrères, dans la cinquante-sixième année de son âge, trente-et-un ans après sa promotion au sacerdoce. Il en avait passé vingt-trois en Canada : treize au Grand-Séminaire et dix à la tête de la paroisse de Montréal.

\* \* \*

Quoique prévue depuis longtemps, la mort du Supérieur du Séminaire produisit une sensation profonde dans Montréal et la Province. Dès le lendemain, la *Minerve* consacrait à sa mémoire un long article où l'on remarquait ce passage bien senti :

« Cette perte cruelle va affecter vivement les citoyens de Montréal et frapper un coup sérieux dans leurs affections. Car il ne faut pas l'oublier, celui qui vient de dire adieu à la terre était notre pasteur, et c'est toute la ville que nous prenons à témoin, les fidèles avaient appris à consacrer leur respect et leur amour à celui qui s'était engagé à répondre de leurs âmes auprès de Dieu. »

L'Ordre du 12 février lui consacrait son premier Montréal, et, avec les mêmes sentiments de regrets, s'exprimait en ces termes :

« C'est une vie bien remplie que celle qui vient de s'éteindre. Aussi modeste que savant, M. Granet a pratiqué toutes les vertus qui font les grands saints, comme ses études, son travail et ses talents lui ont acquis la juste réputation de philosophe érudit et profond. Pour la Maison de St.-Sulpice, sa mort est une perte immense; et dans la ville de Montréal dont il était universellement estimé, elle cause une douleur et laisse des sympathies qui ne s'effaceront de longtemps. »

Le *True Witness* et plusieurs autres journaux du pays s'associèrent au deuil de Montréal et rendirent à la mémoire, aux excellentes qualités et aux vertus du vénérable Supérieur du Séminaire, les témoignages les plus flatteurs que le *Journal de l'Instruction publique* a résumés dans les courtes mais excellentes paroles que voici :

« Estimé et vénéré de tous, M. Granet était un de ces hommes qui, après avoir vécu dans la retraite et l'étude, de longues années, n'en savent pas moins se plier subitement à la vie active et remplir les plus hautes charges administratives avec succès. Penseur et savant distingué, il voulut continuer, au milieu de ses incessantes occupations, ses études et ses recherches de prédilection. C'était plus que les forces humaines ne permettent d'entreprendre, et en cela seul, si nous osions le dire, il a manqué de prudence. A la fois ferme et conciliant; plein de réserve, de tact et de discrétion, d'une bonté et d'une charité qui lui gagnaient tous les cœurs, il était encore plus remarquable; s'il est possible, par son extrême modestie. Jamais, comme l'a remarqué dernièrement un vénérable prêtre de St.-Sulpice, jamais la promesse de l'Évangile, que quiconque s'abaisse sera élevé, n'a été remplie d'une manière si éclatante que par les honneurs qui ont été si spontanément, mais aussi si justement rendus à sa mémoire. »

Mgr. de Montréal, Mgr. l'archevêque de Québec, NN. SS. les évêques de la Province, de Burlington, de Portland et de Chatham, un très-grand nombre des membres distingués du clergé et de la société adressèrent au Séminaire des lettres de condoléances dans les termes les plus honorables pour la mémoire du défunt supérieur.

Peu de jours auparavant, Québec avait perdu un de ses citoyens les plus distingués, M. F. X. Garneau. En apprenant ces deux tristes nouvelles, la Société St.-Jean-Baptiste convoqua ses membres en assemblée générale. Les premiers citoyens s'y rendirent en grand nombre. Parmi eux on remarquait l'hon. Procureur-Général, M. Cartier; l'hon. M. Chauveau, l'hon. M. Dorion, MM. Charrier, C. R., Drs. Meilleur, Trudel, Beaubien, Gard et Globensky, R. Bellemare, C. A. Leblanc, F. P. Pominville, J. L. Beaudry et F. David.

L'hon. M. Chauveau, président de la Société St.-Jean-Baptiste, prit la parole, et dans un éloquent discours, rendit hommage à la mémoire de M. Granet et de M. Garneau, et dit en parlant du supérieur du Séminaire :

« Nous avons une grande preuve de la force de nos institutions en voyant ainsi sortir du silence et de l'infériorité relative, des hommes moulés pour la mission qui leur échecoit. Ils se révèlent par leurs actes, et portés tout à coup à de hautes fonctions, la renommée qui résulte de leur conduite s'étend avec la reconnaissance générale dont ils sont l'objet. Tel a été M. Granet.

« Humble professeur, il fut appelé deux fois à la présidence de cette grande Association deux fois séculaire, et qui est aujourd'hui une des forces sociales de ce pays.

« Mais quelques grandes que fussent les difficultés sans nombre qui se rattachent à une administration aussi vaste et aussi compliquée, à une administration qui règle les deux plus importants budgets de cette ville, le budget de l'instruction publique et celui de la bienfaisance, M. Granet se montra à la hauteur de la mission à laquelle la Providence paraît l'avoir destiné. Aussi, messieurs, vous avez été témoins de son zèle et de son dévouement.

« Cependant, les devoirs de son état n'absorbaient pas tellement son travail qu'il ne pût donner un concours aussi actif que zélé à toutes les entreprises se rattachant au progrès des sciences et des lettres. C'est à lui qu'on doit la création du Cabinet Paroissial et de l'*Echo du Cabinet*, qui sont aujourd'hui deux Institutions spéciales de cette ville.

« Mais par malheur pour nous, M. Granet voulut continuer ses études sans prendre conseil des symptômes d'affaiblissement qui le menaçaient. C'en était trop. Vieilli avant l'âge par l'étude et le travail, il a été enlevé d'au milieu de nous lorsqu'on espérait encore qu'il passerait de longs jours au milieu des citoyens qui l'entouraient d'une reconnaissance si respectueuse. »

Ensuite, dit la *Minerve*, « l'hon. M. Cartier se leva et proposa la résolution suivante, secondé par M. le Dr. Trudel, et il fut résolu :

« Que l'Association St. Jean Baptiste de Montréal a apprès avec une vive douleur la mort du regretté M. Granet, Vicaire-Général et Supérieur du Séminaire de St. Sulpice de cette ville et Curé de cette paroisse, et qu'elle désire témoigner son respect pour sa mémoire et

son admiration pour les grandes qualités, la sagesse, la science, la modestie et les vertus vraiment chrétiennes dont ce digne prêtre a donné l'exemple à cette ville et au pays, pendant les dix années qu'il a passées à la tête de cette importante Maison et de cette vaste et populeuse paroisse.

“ L'Hon. M. Cartier accompagna cette résolution de quelques remarques que nous allons tâcher de reproduire.

“ Peu d'observations sont nécessaires, dit-il, après les paroles pleines d'éloquence et de vérité que nous venons d'entendre de la bouche de M. le Président, pour faire connaître les qualités éminentes du Supérieur du Séminaire, M. Granet. Dans cette mort, la Religion et la Société font également une grande perte. La direction des affaires du Séminaire de St. Sulpice à Montréal, est très-grande et très-difficile. A la prospérité de cette Maison se rattache étroitement la prospérité de Montréal même.

“ Dans cette ville où tant d'églises sont érigées, où tant d'enfants pauvres sont nourris, habillés et instruits, tout vient de cette importante Maison. A voir la modestie et l'humilité des membres de cette Corporation, on ne jugerait pas de la quantité de biens dont ils ont la propriété. Mais ce n'est pas ici qu'on peut le mieux apprécier l'organisation de cette Société de St. Sulpice avec les services qu'elle rend à la société et à la Religion; car il n'est pas une de leurs paroles, pas une de leurs démarches qui ne tendent à ce but. Aussi, est-ce un grand bonheur pour Montréal de posséder au milieu de nous une Maison liée avec la grande maison de St. Sulpice en France. Et dans la douleur que nous éprouvons, en voyant disparaître d'au milieu de nous un homme qui personnifiait la Société qu'il présidait dans notre pays, il se mêle un adoucissement à nos regrets, en pensant que la société renferme un grand nombre de prêtres modèles, vouant leurs jours au salut des âmes, au progrès et à la gloire de la Religion. En juin dernier, le jour de la Fête-Dieu, je vis, dans les rues de la capitale de la France, défilier une procession de deux ou trois cents prêtres appartenant à cette Maison tant aimée dans notre pays.

“ En voyant cette longue suite de Sulpiciens à la figure respirant l'intelligence et la paix, je pensai au Canada et je réfléchis sur l'avantage dont nous jouissons d'avoir au milieu de nous un bon nombre de ces prêtres modèles, remarquables en même temps par leur modestie, par leur science et par toutes les qualités qui honorent le sacerdoce. Dans une excursion que je fis dans une campagne de France, j'eus aussi occasion de connaître comment la Compagnie de St. Sulpice recrutait ses membres. Malgré le faible traitement accordé par le gouvernement français aux curés, chacun d'eux prend soin de l'éducation de quelque enfant qu'il choisit parmi les plus intelligents de la paroisse; puis, quand l'âge est venu, cet enfant est envoyé à St. Sulpice où il continue ses études sous une direction qu'il est peut-être destinée à illustrer plus tard. Voilà une des raisons qui font que tous les prêtres de cette corporation sont si dignes d'admiration.

“ Les Sulpiciens ont eu une très-grande part dans les progrès des Canadiens-Français; et leur modestie a été telle, leur tact a toujours été si grand, leur zèle a toujours été si désintéressé que jamais la moindre jalou-

sie ne s'est produite de la part des autres races ou des autres croyances qui habitent cette ville.”

“ La seconde résolution, proposée par O. R. Cherrier, écr., O. R., secondée par R. Bellomare, écr., était comme suit :

“ Que cette société assistera en corps aux funérailles du regretté défunt et que le Président et le Secrétaire de cette Association seront chargés de transmettre aux Messieurs du Séminaire, copie de la précédente et de la présente résolution, en les assurant de la part très-vive que nous prenons au deuil qui afflige maintenant cette vénérable Maison, à laquelle Montréal doit en grande partie sa fondation et tant d'autres bienfaits.

“ En m'associant à ce tribut de gratitude et de respect, dit M. Cherrier, je ne remplis qu'un devoir de reconnaissance. Depuis que M. Granet avait quitté la solitude dans laquelle il a vécu longtemps, j'ai eu souvent avec lui des rapports d'affaires, et j'ai été à portée d'apprécier ses grandes et belles qualités, ses vertus et ses manières qui avaient créé entre nous des relations d'estime, de respect et même de cordialité. Il a même, dans une occasion solennelle, en présence d'un auditoire nombreux et distingué, été assez bon pour m'exprimer publiquement sa reconnaissance.

“ Messieurs, pour faire ici le tableau de ses vertus sacerdotales et chrétiennes que vous avez tant admirées, pour faire ressortir ses connaissances aussi solides qu'étendues, pour découvrir les trésors de son érudition et pour faire remarquer avec quelle force de jugement il avait approfondi les secrets de la philosophie et de la théologie, il me faudrait plus de temps que je n'en ai à ma disposition.

“ Je ne veux signaler à votre respect et à votre vénération que quelques-unes des qualités qui le distinguaient particulièrement. Plein de sévérité pour lui, M. Granet n'avait jamais que de l'indulgence pour les autres. C'est ainsi qu'il s'est ramassé des trésors de reconnaissance.

“ Il serait difficile, dans cette circonstance, de passer sons silence la complaisance signalée avec laquelle M. Granet a bien voulu se rendre à l'invitation qui lui avait été adressée de faire une lecture à cet Institut. Il exposa, sur l'existence du mal, des idées et des jugements qui proclamaient le philosophe et le métaphysicien profond.

“ Pendant longtemps, M. Granet a vécu dans la solitude pour former des élèves au sacerdoce, et leur inculquer la pratique de toutes les vertus qui distinguent tant la Maison de St. Sulpice. J'espère que la bonté et les autres qualités qui le distinguaient seront mentionnées dans la biographie qui va être publiée. La sympathie, la charité, l'intérêt portés à toutes les bonnes œuvres et à toutes les entreprises utiles lui avaient concilié l'estime et le respect de tous les citoyens de cette ville. En prenant l'initiative et en payant ce tribut de gratitude à un prêtre dont la mémoire sera en si grande vénération, la Société St. Jean-Baptiste s'est acquis de nouveaux titres à la reconnaissance des citoyens.”

Le corps du vénérable défunt demeura six jours exposé dans la Chapelle intérieure du Séminaire: le jeudi avait été fixé pour les obsèques. Dès le matin, les portes furent ouvertes suivant l'usage, et les fidèles s'empressèrent de venir donner aux pieds de leur Pas-

leur des marques de leurs regrets et des témoignages de leur vénération, faisant toucher à son corps divers objets qu'ils emportaient avec religion.

Vers huit heures, le glas funèbre du bourdon de Notre-Dame convoqua les fidèles à la triste cérémonie des funérailles. L'affluence fut grande, et elle l'eut été bien davantage, si une affreuse tempête de neige n'avait point troublé l'air toute la matinée. Cependant la foule se pressa sous les voûtes du temple, décoré avec une sombre magnificence. Le chœur, les galeries étaient tendus de noir; un dais, richement orné et dont les tentures lugubres se rattachaient aux angles de la vaste nef, couronnait un catafalque élevé au milieu et resplendissant de lumières. C'était "une pompe religieuse, dit le *Journal de l'Instruction Publique*, à laquelle la Maison de St. Sulpice n'est pas habituée, et qui lui a été imposée par une démonstration spontanée des citoyens de Montréal. La Société St. Jean-Baptiste avait pris l'initiative et elle avait décoré l'Eglise."

A huit heures et demie, le Rév. M. Villeneuve fit la levée du corps, et le clergé précédé de la croix, entrant par la porte intérieure qui donne sur le Séminaire et traversant la grande nef, se dirigea vers le chœur.

Le défunt revêtu de ses ornements sacerdotaux, couché dans une bière de sapin, venait à la suite, porté par les Elèves du collège de Montréal.

Le deuil était conduit par les Rév. MM. Arraud, Regourd, Granjon et Picard, et par les officiers de la St. Jean-Baptiste. Le cortège funèbre, en tête duquel on remarquait quatre ministres, le Maire de Montréal, les Hons. Papineau et Laframboise, se composait des Présidents et des Officiers de toutes les Associations, et des membres les plus distingués de la cité. Rien de saisissant comme ce défilé, s'avancant majestueusement au milieu des chants lugubres de la liturgie sacrée, à travers les flots d'une population profondément émue, se penchant vers le cercueil, avide de contempler une dernière fois les traits vénérés de son Pasteur.

Quand le corps du défunt eut été élevé sur son catafalque, alors s'offrit à tous les regards un spectacle encore plus imposant.

A l'autel, Monseigneur de Montréal et ses assistants revêtus de leurs ornements sacrés; au chœur, Mgr. Moran, Evêque de Kingston, huit Vicaires Généraux, le Chapitre de Montréal, le Recteur de l'Université-Laval, les Supérieurs des Ordres Religieux et de toutes les Maisons d'Education de la ville, du diocèse et des diocèses voisins; les Chapelains des Communautés Religieuses, une réunion nombreuse de curés et de prêtres, accourus de toutes les parties de la Province, au nombre de plus de deux cents, avec tous les Ecclésiastiques du Grand-Séminaire.

Le spectacle que présentaient les nef et les galeries n'était ni moins solennel ni moins touchant. Aux places d'honneur, les membres du Ministère, et de la Représentation nationale, le Maire de la Cité; les membres les plus honorables de la Magistrature, le Président de la Saint Jean-Baptiste et de toutes les Sociétés nationales et religieuses de la ville, les Députations des Communautés religieuses et une affluence considérable d'un peuple recueilli et profondément ému et des citoyens les plus distingués de la société canadienne, irlandaise et anglaise de notre ville. On eut dit que la Religion et la Patrie s'étaient unies pour donner

un dernier mais éclatant témoignage de regrets et de reconnaissance à ce vénéré pasteur dont toute la vie avait été consacrée au service de l'Eglise et de ce pays de Canada qu'il avait adopté et aimé comme une seconde patrie. (A) Voir la note ci-contre.

Après l'absoute, les précieuses dépouilles du Curé de Montréal furent déposées dans le caveau de l'église paroissiale, où il repose au milieu de son peuple qui lui a dressé dans son cœur et dans sa mémoire un monument plus précieux que celui qu'on élève si souvent, avec tant de frais, à la politique ou à la vanité.

Les jours qui suivirent les obsèques, des résolutions semblables à celles qu'avait prises la Société St. Jean-Baptiste furent présentées au Séminaire par l'Institut Canadien-Français, la Congrégation Irlandaise de St.-Patrice, le Cercle Littéraire, la Société Française de Montréal.

Touché de toutes ces démonstrations d'attachement et de vénération données à la Communauté, autant qu'à la mémoire du vénérable Supérieur qu'elle venait de perdre, M. le Curé d'office ne crut pas devoir taire, au prône du dimanche qui suivit les obsèques, les sentiments de reconnaissance que ces témoignages de sympathie avaient fait naître dans le cœur de tous les prêtres du Séminaire.

"Mes frères, dit-il, c'est pour nous un besoin aussi bien qu'un devoir, de vous exprimer combien nous avons été sensibles aux témoignages de sympathie que nous avons reçus de toutes les classes de la société, dans le malheur qui vient de nous frapper. Il est vrai que le malheur nous est un peu commun à tous, prêtres et fidèles, puisque, comme je vous le disais dimanche dernier, en perdant M. Granet, nous, nous avons perdu un bon père, et vous un bon pasteur.

"Néanmoins, nous avons été agréablement surpris, et surtout fortement consolés par tout ce que nous avons vu, lu et entendu dans cette triste circonstance. Nous vous en remercions de tout notre cœur, et pour notre cher Supérieur que ces témoignages d'estime et de regret honorent singulièrement, et pour ses enfants dont la douleur a été bien adoucie par cet empressement à la partager. Puisse nous être toujours dignes de vos respects, de votre confiance, de votre amour! Puisse nous ne jamais dégénérer de nos pères, qui, depuis plus de deux siècles, ont su par leurs vertus se conquérir dans vos cœurs une place de choix que rien n'a jamais pu leur enlever."

Ainsi mourut ce bon et fidèle serviteur de Dieu, après une vie assez courte, mais pleine de mérites et féconde en saintes œuvres, dans laquelle il serait facile de trouver matière à bien des éloges.

Parfait imitateur du vénérable M. Olier, comme lui, il eut le mal et le péché en horreur, et fut rempli de zèle pour le salut des âmes. Humble, simple, modeste dans toute sa conduite; juste et droit, incapable de soupçonner personne de déguisement; pieux, laborieux, régulier, fortement attaché à ses devoirs; d'un esprit remarquable de mortification, dur à lui-même, plein de compassion pour les autres, tendre et affectueux pour les pauvres, les orphelins, les affligés, il laisse à son peuple des exemples qui seront une éternelle exhortation à l'amour et à la pratique du bien. "Pour nous, s'écrie une Communauté à laquelle il fut sincèrement dévoué, et dont l'expression peut être considérée



comme celle de la paroisse entière; ce bon Père fut un prêtre parfait, rempli de vertus et de bonnes qualités, et la confiance que nous avons en ses mérites nous porte plus à l'invoquer qu'à prier pour lui."

(A) Ne pouvant citer tous les noms qui mériteraient de l'être, nous reproduisons la liste qu'en a donnée ici, la *Minerve*:

Mgr. de Montréal: célébrant.  
Prêtre assistant: M. Truteau, V. G.  
Diacrès assistants: Mgr. Desautels, C. S., adhonores SS. Pie IX, curé de Varennes.  
M. Chs. Lenoir, Directeur du Collège de Montréal.  
M. Toupin, SS., Diacre } d'office.  
M. Delavigne, SS., S. Diac. }  
M. Tranchemontagne, SS., Maître des cérémonies.  
Parmi les assistants, on voyait:

Mgr. Horan, évêque de Kingston.  
Mgr. d'Hamilton, Mgr. de Toronto, Mgr. de Burlington, Mgr. de Portland et Mgr. de Chatham avaient annoncé, par dépêches télégraphiques, que des raisons majeures les empêchaient de se rendre aux funérailles.

**EVÊCHÉ DE MONTRÉAL**:—M. Paré, Chanoine-Primitier; M. Plamondon, Chanoine; M. Leblanc, id; M. Valade, Chap.; M. Lamarche, id.

**ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC**:—M. C. T. Caseau, V. G.  
**SÉMINAIRE DE QUÉBEC**:—M. Taschereau, V. G., D. D., Sup. du Séminaire et Recteur de l'Université; M. Charost, curé de St. Roch; M. Laverdière.

**EVÊCHÉ DE ST. HYACINTHE**:—M. Raymond, V. G., Sup. du Séminaire; M. Moreau, Secr.

**SÉMINAIRE DE ST. HYACINTHE**:—M. Dufresne.  
**ÉTRANGERS**:—M. Dollard, V. G., de Kingston; M. Brouillette, V. G., de Nesqually; M. Proulx, Chap. des troupes de S. M., à Toronto.

**CLERGÉ DE ST. HYACINTHE**.—M. Lecourt, curé de Notre-Dame à St. Hyacinthe; M. Resther, curé de St. Athanase; M. Leclerc, curé de Stanbridge; M. Girouard, curé de St. Simon.

#### DIOCESE DE MONTRÉAL.

**RR. PP. JÉSUITES**.—Le R. P. Perron, supérieur; le R. P. Vignon, recteur; le R. P. Baudry; le R. P. Michel; le R. P. Bertrand.

**RR. PP. OBLATS**.—Le R. P. Antoine, supérieur; le R. P. Desrochers, supérieur de la maison de Québec; le R. P. Tortel, supérieur du Séminaire d'Ottawa.

**RR. PP. DE STE. CROIX**.—Le R. P. Rézé, supérieur; le R. P. Gatineau.

**ÉCOLE NORMALE**.—M. Verreau, principal.  
**SÉMINAIRE DE STE. THÉRÈSE**.—M. Dagenais, supérieur; M. Nantel, Directeur.

**COLLÈGE DE L'ASSOMPTION**.—MM. Vézina, Caisse et Dozois.

**COLLÈGE MASSON**.—M. Grattou, supérieur.

**CLERGÉ**.—M. Duranceau, ancien curé; MM. les curés Lavallée, V. G., de St. Vincent de Paul; Larocque, de St. Jean; Charland, de Beauharnois; Tassé, de St. Rémi; Thibault, de Longueuil; Labelle, de Repentigny; Drapeau, de la Longue-Pointe; Groulx, de St. Jérôme; Roux, des Cèdres; Lesage, de St. Valentin; Lussier, de Châteauguay; Chèvrefils, de Ste. Anne; Turcot, de l'Île Perrot; Piché, de Lachine; Bourgeault, de la Pointe-Claire; Toupin, de la Rivière des Prairies; Cousineau, de St. Louis de Gonzague;

Lavallée, de St. Zotique; Vinet, d'Ormstown; Messieurs les vicaires Allard, à Berthier; Casavant, à St. Timothée; Lussier, à Châteauguay; Perrault, à St. Jean, etc., etc.

**CHAPELAINS DE COMMUNAUTÉS**.—M. Huberdault, M. A. Valois, M. Maréchal.

Tous les messieurs de St. Sulpice étaient présents. MM. les ecclésiastiques du Grand-Séminaire étaient au nombre de 90.

Et parmi les membres les plus honorables de la société, nous avons remarqué la présence des messieurs suivants:

L'hon. M. G. E. Cartier, Proc.-Gén. du Bas-Canada; l'hon. M. J. A. McDonald, Proc.-Gén. du Haut-Canada; l'hon. M. Chapais, ministre des Travaux Publics; l'hon. M. Campbell, ministre des Terres de la Couronne; l'hon. M. Chauveau, surintendant de l'Instruction Publique et président de la Société St. Jean-Baptiste; Son Honneur le Maire; M. Devlin, président de la Société St. Patrice; Son Honneur le juge Mondelet; Son Honneur le juge Berthelot; M. J. U. Beaudry, commissaire de la Codification; l'hon. M. L. J. Papineau; M. O. S. Cherrier, avocat; M. le shérif Bouthillier; M. le Dr. Meilleur; M. C. A. Leblanc, avocat; M. F. P. Pominville, avocat; M. L. Bétournay, avocat; M. L. Beaudry, M. R. Bellemare, M. O. Berthelot, M. A. Larocque, M. J. Beaudry, M. Chs. Glackmeyer, greffier de la cité; M. S. Lesage, avocat; M. L. W. Marchand, avocat; M. S. Rivard, avocat; M. L. Beaubien; le Dr. Trudel, le Dr. Beaubien, le Dr. Schmidt, le Dr. Globensky; M. Lemire, agent des messieurs de St. Sulpice pour la seigneurie des Deux-Montagnes; M. H. Paré, M. R. Trudeau, M. L. J. Béliveau, M. L. Boyer, M. P. M. Galarneau, M. J. B. Beaudry, M. N. B. Desmarceau, M. E. Hudon fils, M. A. Dubord, M. S. Gélinas, M. J. C. Robillard, M. J. Grenier, M. L. Marchand, M. F. Leclerc; M. F. X. St. Charles, M. N. Valois, M. l'échevin F. David, M. le conseiller J. B. Rolland, M. le conseiller Poupard, M. le conseiller Bastien, M. P. A. Garnot, M. Plinguet, président de l'Union St. Joseph, les présidents de toutes les sociétés de bienfaisance et une foule d'autres citoyens.

Nos lecteurs seront peut-être bien aises de trouver ici les noms des Supérieurs qui ont gouverné le Séminaire de St. Sulpice à Montréal, depuis l'arrivée des Sulpiciens en Canada, le 29 juillet 1657, jusqu'à ce jour. Les voici:

1er Supérieur: M. Gabriel de Queylus, Abbé de Loc-Dieu.  
2ème Supérieur: M. Gabriel Souart.  
3ème Supérieur: M. François Dollier de Casson.  
4ème Supérieur: M. François Lefebvre.  
5ème Supérieur: M. Jean Vachon de Belmont.  
6ème Supérieur: M. Louis Normant du Feradou.  
7ème Supérieur: M. Etienne Montgolfier.  
8ème Supérieur: M. Jean-Henri Aug. Roux.  
9ème Supérieur: M. Joseph Vincent Quiblier.  
10ème Supérieur: M. Pierre Louis Billaudèle.  
11ème Supérieur: M. Dominique Granet.  
12ème Supérieur: M. Joseph Alexandre Bailo, élu le 14 mars 1866.